

Jean GERGELY

### RÉFLEXIONS SUR LA MENTALITÉ HONGROISE

---

*Quelque temps avant sa mort, survenue en septembre 1996, Jean Gergely m'a remis un texte auquel il tenait visiblement beaucoup : pour lui, qui, installé en France depuis 1938, était resté si attaché à son pays d'origine et si attentif aux vicissitudes du destin hongrois, ce texte représentait l'aboutissement d'une longue réflexion sur les spécificités de la mentalité et de la culture hongroises, façonnées par l'histoire de ce peuple qui, après une longue migration à travers l'est du continent européen, se trouvait depuis plus d'un millénaire fixé au cœur de l'Europe et y avait été mêlé à de rudes combats, mais en même temps intégré à des cultures au milieu desquelles, largement incompris, souvent blessé dans sa fierté, il avait défendu obstinément sa personnalité et finalement su défendre, avec sa langue, sa spécificité culturelle.*

*En me confiant ce texte, Jean Gergely m'a fait comprendre qu'il aimerait qu'on le publie, mais seulement plus tard, quelques années après sa mort. Les responsables des Études finno-ougriennes ont estimé que notre revue, qui lui doit son existence et pour laquelle il a œuvré jusqu'au terme de sa vie, pouvait et devait exaucer ce vœu. Il m'a semblé opportun de le faire sans plus attendre, au moment où la Hongrie subit une évolution rapide que son intégration à l'Union européenne ne peut qu'accélérer et intensifier. Il est bon de livrer maintenant ce regard personnel sur les siècles passés de l'histoire hongroise, pour une lecture qui devra naturellement tenir compte du fait que la rédaction de ce texte a dû se situer vers le milieu de la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle. Nous le publions sans rien y ajouter — les notes elles-mêmes figurant dans le manuscrit — et en y pratiquant seulement, comme m'y a invité l'auteur, quelques corrections nécessaires, purement formelles.*

*Jean PERROT*

---

« Le pessimisme est [en Hongrie] une question de caractère national. Un Polonais peut être plus optimiste, même s'il n'a rien... Je me souviens que pendant la guerre, à un moment où nous avions sauvé

des réfugiés polonais, eux avaient bon moral, et nous qui les avions sauvés, nous étions pessimistes ! En Hongrie, tous les grands mouvements de résurrection nationale se sont produits dans une atmosphère de pessimisme. Ce trait de caractère des Hongrois se reflète aussi dans les taux de suicide élevés que l'on constate non seulement ici, mais aussi dans l'émigration, quel que soit le pays d'accueil. Ce goût du sacrifice faisait d'ailleurs de nous d'excellents soldats et hussards. » (Propos de József Antall, alors chef du gouvernement hongrois, publié dans *Le Monde* du 21 mai 1991).

Les mots de József Antall n'ont sûrement pas manqué d'étonner un grand nombre de lecteurs. Sans doute les ont-ils trouvés un peu hâtifs, et bien trop sommaires. Dans un jugement d'une telle nature, on trouve toujours une part de vérité, comme dans toute généralisation ; mais pas assez pour l'accepter comme critère. Nous voyons toutefois dans les affirmations de l'ancien président du Conseil hongrois plus une comparaison qu'une généralisation — comparaison limitée, bien entendu, puisqu'il y est question de deux nations, deux peuples, deux cultures qui, disons-le tout de suite, furent, au cours de leur histoire, plus souvent unis que séparés. La comparaison est bien pertinente, puisqu'il s'agit de deux pays amis. L'histoire hongroise est pleine de guerres — aussi souvent internes qu'externes : lutte acharnée « pour une seule patrie située entre deux peuples païens » (selon la formule d'une chanson populaire née il y a près de 300 ans), entre Turcs et Germains, plus récemment entre Allemands et Russes, présentement entre voisins du nord et du sud. Depuis 1920, et en dépit des changements éphémères intervenus entre 1938 et 1941, la Hongrie est un petit pays de 93 000 km<sup>2</sup> de superficie qui compte quelque 11 millions de hongrophones, dont 10 à 15 % sont d'origine non hongroise (tsigane, allemande, slave), tandis que dans les pays limitrophes vivent encore entre trois et quatre millions de Hongrois formant des minorités assez compactes, et qu'il y a au moins autant de Hongrois (ou d'habitants d'origine hongroise) dans les pays occidentaux<sup>1</sup>.

Arrivés dans leur pays définitif vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle, les Hongrois, durant leur histoire millénaire, allaient devoir affronter tous les

---

<sup>1</sup> La Hongrie « historique » était plus de trois fois plus étendue, avant 1920, que celle d'aujourd'hui.

peuples les entourant, sauf un : le peuple polonais<sup>2</sup>. De ce point de vue, la comparaison de József Antall paraît justifiée. L'amitié hungaro-polonaise est aussi vieille que le voisinage des deux peuples, et remonte jusqu'au Moyen Âge, à une époque où des princes hongrois exclus, après la mort de saint Étienne, de la succession au trône, trouvèrent provisoirement refuge en Pologne<sup>3</sup>. Aussi se manifeste-t-il une sorte de solidarité entre Polonais et Hongrois — solidarité qui, dans certaines couches de la société, va jusqu'à un sentiment de fraternité.

Mais *fraternité* ne veut pas dire *parenté*. Et là nous rejoignons l'idée d'Antall. Si les Polonais, après trois siècles tumultueux, balancés entre l'être et le néant, opprimés, décimés, ayant perdu cinq fois leur patrie pour la retrouver plus tard, ont pu garder leur optimisme dans leur introspection, rien n'est plus naturel. Ils n'ont jamais cessé d'avoir foi en eux-mêmes et en leur force — et aussi, d'entretenir la foi chrétienne, qui, avec le temps, semble s'affirmer pour dépasser souvent le seuil du fanatisme.

Leurs amis hongrois sont autrement faits. Des qualités polonaises il leur en manque une, peut-être l'essentielle : la foi en Dieu et en eux-mêmes<sup>4</sup>.

Si l'on admet au départ un pessimisme quasi inné chez le peuple hongrois, il faut en définir la nature et les limites. S'agit-il d'une disposition viscérale, ou s'explique-t-il par des conditions créées au cours de l'histoire ? Comme le pessimisme *a priori* n'est pas une attitude collective, nous penchons pour la seconde hypothèse.

Deux remarques préalables s'imposent :

1. Puisque la classe paysanne a fourni, jusqu'à une époque récente, de loin la majeure partie de la population hongroise, l'histoire hongroise est, avant tout, celle de la classe paysanne<sup>5</sup>.

---

<sup>2</sup> L'histoire de la Hongrie commence par la conquête du pays, les temps antérieurs pouvant être considérés comme « préhistoriques » ou « proto-historiques ».

<sup>3</sup> À d'autres époques, ce pays donnera encore refuge à d'autres patriotes hongrois qui luttèrent pour l'indépendance de leur pays : entre autres, à François II Rákóczi. Mais l'hospitalité polonaise dont ont bénéficié les Hongrois n'était nullement unilatérale : l'histoire polonaise a donné maintes et maintes fois aux Hongrois l'occasion de payer la Pologne de retour.

<sup>4</sup> Si la foi leur manque, c'est avant tout la foi en eux-mêmes.

2. Le pessimisme de la paysannerie existe bel et bien comme un héritage de l'histoire ancienne et récente, mais il n'est pas sans limites. Au Canada, par exemple, nous avons pu étudier la vie quotidienne de communautés hongroises composées presque entièrement de paysans immigrés depuis moins d'un siècle. La première génération y a été partout pleine de dynamisme ; les Hongrois continuaient leur métier d'agriculteurs sur leurs nouvelles terres dans des conditions infiniment plus favorables que leurs ancêtres dans leur pays d'origine, et ceci malgré la crise agricole survenue juste au milieu de l'entre-deux-guerres ; ils possédaient, dans leurs exploitations, un esprit entreprenant et novateur, et avaient une vie spirituelle très intense ; ils avaient créé leurs propres institutions culturelles et, individuellement, nombre d'entre eux s'intéressaient aux sciences occultes et pratiquaient, parfois avec talent, une poésie à mi-chemin entre art populaire et art savant<sup>6</sup>. De tout cela, la seconde génération a gardé une part essentielle, surtout lorsqu'elle restait fidèle à l'agriculture. Ceux qui, en revanche, sont devenus citoyens, ont renoncé, c'est vrai, à une grande partie de leur héritage spirituel, mais, même parmi eux, nous avons trouvé encore bien des poètes amateurs (de langue anglaise, toutefois). Et l'exemple des communautés hungaro-canadiennes n'est nullement un cas isolé.

---

<sup>5</sup> Pays à prédominance agricole il y a soixante ans, la Hongrie a subi depuis lors des mutations essentielles. Dans les années 1930, elle était encore « le pays des trois millions de mendiants », alors qu'aujourd'hui, la classe paysanne connaît des conditions de vie très différentes. Si près de 40 % de la population habite toujours dans les campagnes, le nombre des agriculteurs ne représente qu'un peu moins de la moitié de ces habitants. Et l'accès de la population d'origine paysanne à une autre classe sociale — à la classe ouvrière, à celle des intellectuels, ou encore à la couche de ceux qui, après 40 ans de société stalinienne ou post-stalinienne, peuvent être encore considérés comme les héritiers de l'ancienne classe moyenne — ne s'est pas fait sans remodeler la physionomie culturelle du pays : il n'est pas de mutation de la structure sociale sans modification d'ordre culturel, on en conviendra aisément.

<sup>6</sup> Voir *Un chant épique de la prairie : autobiographie versifiée de János Szatmári*, poète populaire hungaro-canadien, Paris, 1989 (ADÉFO, Bibliothèque finno-ougrienne, vol. 6).

Si on admet le postulat d'une prédisposition pessimiste, il est important d'en examiner les connotations. En Hongrie, la classe paysanne diminue ; les conflits s'atténuent entre citadins et gens des campagnes. À l'étranger, surtout dans les pays occidentaux, les problèmes sont différents — tout comme dans les milieux hungarophones des pays voisins. C'est sans doute dans les minorités hongroises de Roumanie, de Slovaquie et de Yougoslavie que le pessimisme est le plus motivé. Car ces communautés hongroises ont leurs traditions, tout aussi ancestrales que celles des Hongrois de l'actuelle Hongrie, mais elles sont soumises à des pressions qui agissent en un sens qui va à l'encontre de leur *identité* millénaire (inutile de préciser la nature de ces pressions et de leurs effets). À notre avis, la population de Hongrie, elle aussi, est en crise d'identité, mais pour des raisons partiellement différentes. C'est que derrière chaque pessimisme (collectif) se cache une crise d'identité. Et, pour définir la *mentalité hongroise*, il est nécessaire de serrer au plus près ce que nous appelons l'*identité hongroise*. Dans quelle mesure dépend-elle de la langue dans tous ses aspects (national, régional, dialectal), de l'ethnie, des facteurs historiques ou géographiques, et, éventuellement, du tempérament général, si toutefois il y en a un ?

En ce qui concerne la *langue*, la réponse est nette et formelle. La langue hongroise appartient à la *famille finno-ougrienne*, sans équivoque et sans contredit. Elle est apparentée à celles des Ob-Ougriens (vogoul et ostiak), au finno-permien (zyriène, votiak), au finno-baltique (finnois, estonien, carélien, lapon), au finno-volgaïque (mordve, tchérémisses), ainsi qu'aux langues d'autres peuples disparus ou en voie de disparition (live, vote, lude, vepse, ingrien, etc.) ; dans une moindre mesure, le hongrois est aussi apparenté aux langues samo-yèdes, et il n'est pas impossible qu'il existe une parenté génétique entre ces langues et les langues turkes, mongoles, ainsi que quelques autres idiomes paléo-sibériens. Les langues finno-ougriennes et samo-yèdes forment un ensemble que les linguistes appellent la *famille ouralienne*<sup>7</sup>, et l'appartenance de la langue hongroise à cette famille ne peut être mise en doute, malgré le fait qu'entre les Hongrois et les autres peuples ou tribus parlant une langue ouralienne, il n'y a pas de

---

<sup>7</sup> Selon certains, les langues eskimos y auraient appartenu, mais à une époque bien antérieure.

contact direct, depuis des temps immémoriaux. La préhistoire hongroise a commencé il y a 2 000 ans environ (nous verrons par la suite pourquoi et comment) ; son histoire il y a plus de 1 000 ans — et, durant toute cette période, les Hongrois ont parlé cette langue héritée dans la nuit des temps de la composante finno-ougrienne de l'ouralien. Ils l'ont même développée dans son esprit propre, continuant à la pratiquer — qui en Hongrie, qui dans les pays voisins, qui encore dans la diaspora. Cette langue, que les Français trouvent parfois « rocailleuse », est en réalité très sonore, souple, claire<sup>8</sup>. De plus, elle est unie, ayant pu conserver partout les mêmes caractères essentiels : morphologie, syntaxe, rythme, intonation, accent. Certes, elle connaît des parlers régionaux ou dialectaux, mais qui ne diffèrent de la langue *normale* que phonétiquement ou lexicalement. Une langue qui, au cours de son histoire, a beaucoup évolué, mais les changements subis au cours des siècles ont été les mêmes dans toutes les régions hungarophones sous une double influence, celle d'en haut due aux clercs latinisants, et celle d'en bas, venue de la classe paysanne. Elle présente un système cohérent qui lui rend possible d'intégrer sans peine tout apport étranger, fait d'autant plus remarquable qu'au moment de la naissance du peuple hongrois, les tribus parlant une langue finno-ougrienne se trouvaient en minorité. Que dès l'époque préhistorique le vocabulaire se soit enrichi d'éléments indo-européens et turks, ceci paraît naturel ; le fait que ces éléments soient assimilés au système et se comportent comme les vocables d'origine finno-ougrienne est un trait spécifique, qui ne caractérise pas toutes les langues du globe. D'après les statistiques établies à partir des dictionnaires existants, 40 à 48 % du vocabulaire hongrois serait d'origine finno-ougrienne, ou formé sur la base d'éléments finno-ougriens. Dans la langue parlée, les proportions se présentent tout autrement, car la *fréquence* des mots d'origine finno-ougrienne atteint un taux d'environ 90 % dans l'oralité hongroise<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> C'est là, peut-être, qu'il faut chercher les raisons de sa survivance, malgré toutes les influences étrangères subies au cours de l'histoire et, en premier lieu, celle du latin médiéval, qui a joué un rôle décisif dans la structuration du hongrois.

<sup>9</sup> On trouve aujourd'hui, chez un certain public resté sans formation linguistique, bon nombre de partisans de la parenté linguistique hungaro-sumé-

La situation est toute différente si l'on approche la spécificité hongroise du côté des sciences anthropologiques. Du point de vue de la constitution physique (ossature), il n'y a pas de race hongroise proprement dite, si ce n'est par la présence de plusieurs types, trois ou quatre, entre lesquels il serait difficile d'établir un ordre hiérarchique. C'est la proportion de chacun des types présents qui, à la rigueur, pourrait être déterminante, puisque les mêmes types peuvent se retrouver ensemble chez d'autres peuples, mais dans des proportions différentes. Seul un anthropologue averti peut conclure sur la « race » (notion mal définie) s'il est en possession de *tous les éléments* possibles. Mais ceci n'est pas notre problème.

La définition de l'*ethnie* hongroise (en entendant par là l'ensemble des facteurs culturels, réels ou potentiels) est une tâche infiniment plus complexe. Car ces facteurs sont multiples, variés, souvent contradictoires, venus d'horizons divers. Pourtant, dans l'ensemble, il y a convergence entre eux et c'est cette convergence qui détermine l'*esprit hongrois*, esprit caractéristique de la totalité ou de la majorité du peuple hongrois, toutes classes, tous métiers, toutes origines et toutes confessions confondus. Et la *pensée hongroise* en est l'expression, écrite ou non écrite, liée à la *langue*, ou, plus souvent, au *langage*<sup>10</sup>. Toute l'histoire, toute la mentalité, toute l'imagerie et toutes les ambitions se retrouvent dans ces langages, et à tout cela il faut encore ajouter : une *mémoire collective*.

Et, puisque l'ethnie hongroise existe et présente même des traits de caractère bien marqués, il faut préciser qu'un de ces traits fondamentaux a toujours été le conflit interne : entre Finno-Ougriens et Turks, paysans et nobles, noblesse et aristocratie, orientaux et occidentaux, chrétiens et païens, catholiques et protestants, dynastiques (tendance

---

rienne — le sumérien étant la langue d'un peuple disparu avant même que le peuple hongrois ait pu se former. Il n'est pas exclu que certains mots sumériens soient restés sous forme de vestiges — noms topographiques, par exemple — en Europe et en Asie. Mais de là à conclure à l'« affinité » de langues qui n'ont jamais connu de contact direct, c'est un pas que le linguiste de métier ne franchira jamais.

<sup>10</sup> Le terme *langage* désigne pour nous l'ensemble des moyens expressifs, pas seulement les moyens oraux ou écrits. Chaque activité artistique ou professionnelle peut avoir son langage approprié.

*labanc*) et partisans de l'indépendance (*kuruc*) ; et les vestiges des ces luttes internes, qui n'ont pas été nécessairement d'ordre uniquement social ou économique, sont toujours là. Certes, durant son histoire, la Hongrie a été plusieurs fois envahie et occupée (par les Mongols au XIII<sup>e</sup> siècle, par les Turcs plus tard) ; attaquée par le sud et l'ouest, elle a dû subir, en y résistant, les plans colonisateurs de l'empire austro-allemand : autant dire qu'elle n'a pas connu souvent des périodes de paix. Et même dans ses moments relativement tranquilles, elle a gaspillé ses forces dans des luttes fratricides. Les conflits externes et internes se complétaient bien, l'un n'étant, tout compte fait, que le prolongement de l'autre. Il n'est pas inexact de dire que l'histoire hongroise est une succession de guerres (externes et internes) au cours desquelles s'est formée et transformée l'ethnie hongroise.

Il y a deux mille ans à peu près, au moment où commence la préhistoire hongroise, une tribu (ou deux) proche parente des Ob-Ougriens actuels, venue on ne sait trop d'où (de l'est, de l'ouest de l'Oural, ou, peut-être, de la partie centrale de l'actuelle Russie européenne ?) s'installe à l'est de la Volga, à peu près là où se trouve l'actuelle Bachkirie, considérée, à tort ou à raison, comme la terre ancestrale du peuple hongrois. Le même pays y était habité par une (plusieurs ?) tribu turke. Cette cohabitation donna naissance au peuple hongrois, tel qu'il apparaîtra, sept ou huit siècles plus tard, en Europe orientale, puis centrale. La composante (ou l'une des composantes) finno-ougriennes de ce peuple, la tribu *moger* ou *magyar*, a pu imposer sa langue aux autres, à cause de sa souplesse sans doute, et cette langue a servi de langue véhiculaire aux tribus parlant des idiomes divers. Sur la période de l'histoire des Hongrois précédant la conquête de leur pays définitif, nous sommes déjà renseignés par des textes arabes et grecs. L'empereur Constantin Porphyrogénète (X<sup>e</sup> siècle) notamment, dans son ouvrage consacré à l'administration de l'Empire (byzantin), parle déjà des Hongrois comme d'un peuple guerrier et cavalier, mais il les désigne sous le nom de *Turks*. Il parle également d'un événement où l'histoire réelle rejoint l'histoire légendaire : les proto-Hongrois, ayant quitté la Magna Hungaria (Bachkirie), ont fait route vers le sud en direction du Caucase, puis vers l'ouest, gagnant l'Etelköz (l'actuelle Moldavie), leur dernier séjour avant la conquête de la Hongrie, et là auraient décidé de s'unir pour former un seul peuple. Les chefs des sept tribus se mirent d'accord pour élire Árpád,

chef de la tribu Magyar, comme chef suprême, et jurèrent par le sang que ses descendants (mâles) régneraient sur eux et leurs peuples. Et, fait significatif, ce dernier point du « contrat par le sang » sera strictement observé durant plus de quatre cents ans, jusqu'en 1301, à la mort du dernier arpadien. Par contre, la transformation de la fédération assez vague de tribus parlant plusieurs langues en une nation bien structurée et centralisée ne se réalisera que progressivement, au bout d'une assez longue évolution. Car, à peine installée dans la patrie conquise, la majorité des sept tribus voulut continuer la vie pratiquée durant la migration des peuples et lança des incursions vers le sud et l'ouest, pillant et rançonnant des nations plus évoluées, jusqu'au moment où les forces occidentales leur infligèrent une défaite cuisante à la bataille d'Augsbourg (955). À partir de cette défaite, les incursions se raréfieront et disparaîtront peu après. Nous assistons ainsi au premier conflit historique à l'intérieur d'un peuple récemment formé : entre la tribu princière (finno-ougrienne) et les autres<sup>11</sup>. Dans ce conflit, c'est la tribu d'Árpád qui semble avoir suivi le chemin du progrès en voulant rompre totalement avec le mode de vie antérieur. Pour imposer sa volonté, elle ne pouvait compter uniquement sur la défaite des autres à l'extérieur, il lui a fallu trouver des alliés à l'intérieur du pays, à l'aide desquels allait s'opérer la première grande transformation du peuple hongrois : l'évangélisation. Transformation indispensable pour le sédentariser en lui apprenant la culture intensive de la terre et en lui imposant un féodalisme à l'occidentale, de plus en plus hiérarchisé. C'est ainsi que ce peuple naguère pillard deviendra, au bout de deux siècles, le rempart oriental de la chrétienté<sup>12</sup>.

Au moment de son arrivée en Hongrie, le peuple hongrois ne comptait guère plus de 500 000 âmes. Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, sous le règne glorieux du roi Mátyás, le nombre des Hongrois était comparable à celui des habitants de la Grande-Bretagne. Aujourd'hui, cinq siècles plus tard, la proportion est de un pour cinq, un fait qui se passe de commentaire. Il explique, en même temps, l'une des principales raisons du « pessimisme » hongrois.

---

<sup>11</sup> Des sept tribus énumérées par Constantin Porphyrogénète, cinq au moins, d'après l'étymologie de leur nom, devaient être d'origine turke.

<sup>12</sup> Toutefois, les vestiges de la vie antérieure resteront vivants pendant longtemps encore dans les traditions populaires.

Autre fait important : le demi-million de Hongrois établis dans le bassin du Danube vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle ne représentait pas tous les Hongrois. Une partie assez importante était restée en Magna Hungaria. C'est là, entre Volga et Kama, qu'un dominicain hongrois, Julien, est allé les voir au XIII<sup>e</sup> siècle, pour les évangéliser sans doute. C'est lui qui, au retour, a annoncé l'imminence de l'invasion tatare. Julien et les Hongrois de la Kama s'entendaient encore bien, ils parlaient sensiblement le même idiome. Une génération plus tard, les traces de ces Hongrois avaient disparu : ils avaient été absorbés par les conquérants mongols. Au cours de leur migration, les Hongrois (ou proto-Hongrois) ont laissé presque partout une partie des leurs, soit comme arrière-garde, soit parce que, faute d'un pouvoir central affirmé, il était difficile de mobiliser toute une population campant sur une région étendue. C'est ainsi que certains expliquent, par exemple, l'origine de la population *Csángó* de Moldavie<sup>13</sup>. En revanche, l'identification des Hongrois avec des Huns est probablement une légende née dans les pays occidentaux. Il n'est pas difficile de deviner pourquoi<sup>14</sup>.

Les sept tribus hongroises de l'an 900 étaient, en réalité, plus de sept, car, au début du IX<sup>e</sup> siècle, les Hongrois étaient inféodés à la riche principauté des Khazars, au nord-est de la Crimée ; et, en continuant leur migration, ils sont partis de là avec une (ou trois ?) tribu(s) khazare(s) qui ne devai(en)t pas compter dans les sept tribus fondatrices<sup>15</sup>.

Il est probable que, en dehors des Kabars (tribus khazares), les Hongrois migrants s'étaient enrichis aussi d'autres éléments. Dans les « invasions barbares », les peuples ou tribus étaient poussés les uns par les autres. Ainsi les principaux ennemis des Hongrois en migration étaient les Pétchéniègues, poussés eux-mêmes par les Coumans.

---

<sup>13</sup> Une population de 130 000 âmes environ, hungarophone, le plus souvent bilingue.

<sup>14</sup> Pendant la première moitié du X<sup>e</sup> siècle, les Hongrois ont inspiré la même peur que les Huns quelques siècles plus tôt, peuple dont le souvenir était resté encore vivant.

<sup>15</sup> Le mot turc *onogour* (= dix tribus) pouvait venir de là ; il est apparenté aux termes *ouïgour*, *ugor* (d'où *ougrien*, *hongrois*), alors que le nom des *Huns* vient, probablement, d'une autre souche.

Comme le bassin du Danube a été l'aboutissement d'une migration longue de neuf cents ans, Pétchénegues et Coumans marchant sur les traces des Hongrois établis dans leur nouvelle patrie ont fini par s'y intégrer à leur tour<sup>16</sup>. Et nous ne parlons pas des autres non-Hongrois qui, durant la longue migration hongroise, ont choisi, plus ou moins volontairement, de se joindre aux Hongrois, et se sont assimilés à eux.

Si la conquête de la Hongrie a été relativement facile, cela ne veut pas dire que les conquérants y aient trouvé un pays désert. Vers l'an 900, le bassin du Danube était habité par de nombreuses peuplades qui, en majeure partie, s'intégrèrent aux Hongrois<sup>17</sup>.

Arrêtons-nous un instant pour formuler de nouvelles précisions sur l'ethnie hongroise. Si le peuple hongrois est guerrier et cavalier, ce serait plutôt un trait turk. Et si les chefs des sept tribus qui ont conclu le « contrat de sang » étaient en majorité turks, pourquoi les sept chefs ont-ils élu pour prince le chef de la seule tribu incontestablement finno-ougrienne ? Est-ce parce qu'elle était la tribu la plus nombreuse, ou parce que son chef jouissait d'une grande popularité due à ses qualités personnelles ? Il se peut également que la raison ait été d'ordre linguistique (voir plus haut). Toujours est-il que les chefs des tribus guerrières avaient préféré avoir un chef suprême de la tribu non guerrière, fait qui n'est pas sans analogie dans l'histoire de l'humanité. Mais jusqu'à nouvel ordre nous ignorons quel était, sur les quelque 500 000 êtres humains qui formaient au moment de la conquête le peuple hongrois, le nombre réel respectif des Finno-Ougriens et des Turks. Ce qu'en revanche nous n'ignorons pas, c'est que la majorité des groupes ethniques absorbés par les Hongrois était, au début, turke : ainsi les Kabars, les Pétchénegues, les Coumans ou les Avars, et même les Bulgares qui habitaient le sud de la Hongrie historique.

---

<sup>16</sup> Les Pétchénegues auraient été établis par saint Étienne, premier roi de Hongrie, aux confins occidentaux du pays, près de la frontière de la future Autriche, pour défendre leur patrie adoptive. Le nom hongrois de la ville de Vienne serait d'origine pétchénegue.

<sup>17</sup> Iazyges, Celtes, Slaves, Avars : ces derniers semblent être les principaux occupants avant l'arrivée des Hongrois. Ils y ont pénétré en plusieurs vagues, et certains archéologues admettent aujourd'hui que la dernière vague des Avars a été, en réalité, la première vague hongroise, donc qu'il y a eu une infiltration hongroise sans le pays avant même la conquête proprement dite.

Toutes les populations non hongroises ont eu le même sort à l'intérieur de la nation hongroise<sup>18</sup>. Il est certain que, dès le début du royaume, la composition ethnique du peuple hongrois était différente de celle de la conquête, et cela au détriment des composantes finno-ougriennes. Mais l'ethnie, telle que nous l'avons définie, est de substance culturelle, de nature collective et de dimension très étendue et complexe, composée d'éléments très divers, sur les origines desquels seuls les ethnologues, les folkloristes et les archéologues peuvent nous apporter quelques lumières, ainsi que, dans une moindre mesure, les linguistes. Toute la mythologie, les vestiges du chamanisme, la tradition épique orale y sont compris, et bien d'autres choses encore. Il s'agit d'un conglomérat immense et convergent, mais nullement invariable, dont certains éléments, pris à l'état isolé, peuvent se retrouver chez d'autres peuples, non apparentés, à la suite d'interventions variées ou d'emprunts. L'ethnie hongroise, si elle est globalement indivise, a intégré des éléments venus d'ailleurs, et on peut suivre le chemin de cette intégration pour chacun d'eux, de même qu'on peut la situer dans le temps.

La Hongrie a été convertie au christianisme (romain) au bout d'une période relativement courte, mais non sans luttes. En l'an 1000, le quatrième descendant d'Árpád se fait couronner roi de Hongrie sous le nom d'Étienne, avec la couronne envoyée par un pape français (Sylvestre II). Il faut admettre que parmi les peuplades ayant habité le pays avant la conquête, il y avait déjà des chrétiens, surtout parmi les Slaves et les Bulgares (déjà slavisés), mais orthodoxes. C'est ainsi que, vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, il y eut hésitation entre les deux pôles du monde chrétien, mais pas pour longtemps. Si, dans la lutte pour s'intégrer à l'Europe, la tribu d'Árpád a pu triompher sur les autres tribus fédérées, c'est parce qu'elle a été puissamment aidée par Rome et par des chevaliers étrangers (allemands et autres) et leurs suites qui, une fois établies, y ont joui des privilèges réservés aux *hospites*<sup>19</sup>. D'autres

---

<sup>18</sup> À l'exception des Slaves peut-être, qui, durant plus de mille ans, ont pu garder leur identité culturelle tout en restant des sujets loyaux du royaume de Hongrie.

<sup>19</sup> Une partie d'entre eux formeront plus tard une aristocratie *hongroise* ; d'autres — les Saxons de Transylvanie et du nord du pays — ont pu garder une identité insulaire jusqu'à une époque récente.

colons étrangers sont arrivés sous les Arpadiens comme accompagnateurs des reines étrangères (souvent françaises), et parmi eux des artisans wallons et français dont les descendants se retrouvent, aujourd'hui encore, dans une trentaine de communes hongroises<sup>20</sup>.

Les mouvements de population ont été déjà assez intenses au Moyen Âge, dans les deux sens : un certain nombre de Hongrois (clercs, étudiants, compagnons) ont quitté la Hongrie pour séjourner ou s'installer à l'étranger, et vice versa. Ces mouvements, jamais interrompus depuis la conquête et les incursions jusqu'à nos jours, se sont intensifiés à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, époque de la Réforme. À cause des invasions turques, qui commencent à la même époque, et des guerres internes qui se perpétuent, une grande partie du pays est devenue désertique et la dynastie étrangère y établira des colonies étrangères, pour « germaniser, catholiciser et appauvrir » les Hongrois « rebelles ». Ce plan ne sera jamais entièrement réalisé, mais, au début du XX<sup>e</sup> siècle, sur les quelque 21 millions d'habitants que possédait la Hongrie (historique), la population hongroise n'en représentait pas la moitié, ce qui explique bien des choses.

Le Moyen Âge fut, sans contredit, l'âge d'or du royaume de Hongrie. Le pays était riche et prospère, mais souvent déchiré intérieurement par des luttes entre princes rivaux pour la couronne, luttes qui auront pour résultat l'ascension et l'enrichissement d'une oligarchie de plus en plus indépendante, et en conflit avec un pouvoir central affaibli ; la monarchie, absolue au départ, se voit imposer des limites par les « États » : lutte entre la noblesse (royaliste) et l'oligarchie, révoltes paysannes. C'est la division interne du pays qui a été la cause principale des deux plus grandes défaites de l'histoire hongroise : en 1241 contre les Mongols, et en 1526 contre les Turcs de Soliman le Magnifique. Dans les deux cas, le roi se trouvait privé de l'aide la haute noblesse, et aussi de celle des puissances étrangères (l'Empire et Venise). De là vient un complexe d'isolement renforcé par le manque de parenté linguistique en Europe centrale. « Nous sommes seuls, incompris, abandonnés à nous-mêmes », entend-on, un slogan presque millénaire et toujours à la mode. « Il n'y a pas de peuple plus malheureux que nous qui avons souffert pendant mille

---

<sup>20</sup> Ainsi, par exemple, aux environs de Tokaj (célèbre région vinicole), où les premières vignes ont été plantées par une population encore francophone.

ans, de guerres, d'invasions, d'occupations, de colonisations sans connaître un moment de répit. » Encore un slogan souvent répété qui traduit la façon de penser de beaucoup de gens — pas celle de tout le monde, fort heureusement.

Ce complexe permanent d'isolement tourmenté et de martyr a pu, au cours de l'histoire, engendrer, tout naturellement, des théories d'autodéfense. Il fallait trouver dans le passé, coûte que coûte, des peuples grands et glorieux à qui l'on pouvait apparenter le peuple hongrois ; peu importait la réalité. Et on a souvent eu recours à un excellent moyen, pseudo-linguistique, pour y arriver. Au Moyen Âge, où peu de gens savaient écrire à part les clercs, ces derniers ont restructuré la langue sur des modèles latins, comme si cela avait été l'ordre naturel des choses. Même plus tard, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le latin sera la langue officielle de l'administration en Hongrie<sup>21</sup>. Le latinisme hongrois atteindra son apogée, dans les couches cultivées, sous le règne de Mátyás, au XV<sup>e</sup> siècle, et sous l'égide d'un humanisme virulent pratiqué par des poètes aussi éminents que Janus Pannonius et par les premiers personnages de l'état, y compris le roi lui-même. Après tout, la prédominance de la culture latine dans un pays catholique n'a rien de surprenant. Au siècle suivant, les données changeront de fond en comble : à la division du pays en trois (partie dominée par les Turcs, Hongrie royale et Transylvanie), aux guerres turques quasi permanentes, à l'avènement en Hongrie royale de la Maison d'Autriche s'est ajoutée la Réforme avec ses conséquences sur la vie spirituelle et intellectuelle : traduction de la Bible, polémiques théologiques, participation plus active des « terriens » au culte et aux guerres, alors que la culture latine continue à être pratiquée en Hongrie royale. Peu avant 1600, le pays sera presque entièrement converti au protestantisme calviniste, luthérien et unitarien ; la Transylvanie sera le premier pays où les trois églises protestantes seront traitées, dès 1568, sur un pied d'égalité. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, dominé par la Contre-

---

<sup>21</sup> Précisons qu'en Transylvanie, détachée en 1541 de la Hongrie (à laquelle elle ne sera réunie à nouveau qu'en 1948), la langue hongroise jouait un rôle plus important et plus officiel dans l'administration d'État.

Réforme, donnera, enfin, la répartition définitive de la population entre les différentes églises<sup>22</sup>.

Le XVI<sup>e</sup> siècle tumultueux et si tragique voit surgir une littérature de chants historiques sans précédent écrit. En réalité, c'est la littérature orale des chansons de geste du Moyen Âge qui renaît, sous une forme souvent écrite. Parmi les auteurs, certains veulent identifier le peuple hongrois avec celui d'Israël. L'identification des Hongrois avec les Huns est toujours à l'ordre du jour et sera même accentuée plus tard. Et nous pourrions continuer nos exemples jusqu'à aujourd'hui. Car la latinité des Hongrois est de nouveau réaffirmée en Transylvanie, et bon nombre d'intellectuels s'échinent à prouver, sur la base de quelques éléments lexicaux, que les Hongrois ont été, à l'origine, des Indo-Européens, avant même la naissance des langues finno-ougriennes. Comme si être différent des autres peuples européens était un handicap contre lequel il faut lutter par tous les moyens. La pseudo-parenté hungaro-sumérienne relève du même ordre d'idées. Dans toutes ces théories, il y a un point commun : apparenter le peuple hongrois à un peuple éteint (celui d'Israël étant considéré comme tel au XV<sup>e</sup> siècle). Un autre type de rapprochement est pratiqué entre les Hongrois et les Basques, peuple vivant en Europe et parlant une langue non indo-européenne. Mais cette dernière recherche de parenté est moins symptomatique que les autres, et ne manque pas de toute base d'apparence scientifique, puisque les Basques, selon une hypothèse des chercheurs de notre époque, serait originaire du Caucase, une région où les Hongrois ont passé au cours de leurs migrations. Seulement, entre la présence caucasienne des Basques et le passage des Hongrois dans cette région, il y a un écart chronologique de plusieurs millénaires. Tout contact direct au niveau des communautés paraît donc exclu, mais l'emprunt lexical indirect par le canal de populations intermédiaires ayant vécu à proximité de l'une et de l'autre n'est pas exclu a priori. Le défaut commun de tous ces rêves ou fantaisies est que leurs auteurs ont confondu la langue avec l'ethnie,

---

<sup>22</sup> Aujourd'hui on trouve à peu près 60 % de catholiques, 30 % de protestants, le reste étant composé d'orthodoxes, d'israélites et d'autres.

alors que, justement chez les Hongrois, les deux notions ne se recourent pas<sup>23</sup>.

Nous ne voulons pas dire, bien entendu, que toute post-identification — linguistique ou ethnique — soit a priori fautive. La présence de vestiges hongrois, par exemple, dans une commune d'un pays ayant appartenu, à un moment de l'histoire, à l'Empire ottoman (comme l'Éthiopie) paraît assez possible, si ladite commune a été un village de janissaires vétérans au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle, au temps de l'occupation turque de la Hongrie. De même, dans le midi de la France, il se trouve un village où la mémoire collective a gardé le souvenir de Hongrois réfugiés en France pour fuir les Turcs<sup>24</sup>. En réalité, dans leur cas la mémoire collective joue moins, car l'origine de ces établissements remonte à une époque plus reculée.

Par ailleurs, posant le problème de la mémoire collective, nous nous heurtons à des difficultés d'ordre ethnologique. Nous estimons que cette notion mal définie ne peut pas fournir un outil de travail au-delà de 300 ou 400 ans. On a l'exemple du mythe sur l'origine commune des Huns et des Hongrois (Magyars), créé de toutes pièces par des gens lettrés au Moyen Âge, et entré depuis lors dans la conscience du peuple, alors qu'une mémoire collective, même fondée sur des faits réels, pourrait difficilement conserver un état de choses vieux d'un millénaire et demi.

Il faut préciser également que la mémoire collective, par sa nature même, est partielle ; elle correspond presque toujours à un intérêt local ou régional, et est souvent en contradiction avec la vérité historique ; plus exactement, elle la façonne au gré de son imagination, et transpose parfois un fait historique en un fait imaginé<sup>25</sup>.

Quant à la conscience nationale et à la conscience populaire des Hongrois, il s'agit de deux notions fondamentalement différentes

---

<sup>23</sup> Nous ne parlons pas des autres « théories », toutes plus fantaisistes les unes que les autres.

<sup>24</sup> Tout comme les Albanais réfugiés pour les mêmes raisons en Italie du sud ou en Corse.

<sup>25</sup> Ainsi par exemple, un prince quelconque fait prisonnier est identifié à Napoléon capturé, dans l'imagination populaire, par un valeureux soldat hongrois, d'après le poème de J. Garay (l'un des pionniers de l'ethnologie hongroise) et l'opéra *Háry János* de Kodály.

jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, mais entre lesquelles il y a souvent des points communs et des interactions. La conscience nationale est celle de la classe dirigeante : haute et moyenne noblesse jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, moyenne et petite noblesse jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup>, conglomérat hétérogène après 1867 (année du compromis austro-hongrois), rassemblant des gens d'origine hongroise ou non, noble ou non, mais qui prennent ou singent le comportement de l'ancienne noblesse, premier pas vers la formation d'une bourgeoisie nationale dont l'absence avait pesé lourdement sur le sort du pays, et dont la formation n'est toujours pas arrivée à son terme. C'est l'absence d'une classe moyenne, intermédiaire entre la classe dirigeante et le peuple (principalement des paysans), qui est l'une des constantes les plus caractéristiques de la pensée hongroise. Comme partout, c'est la classe moyenne qui est la plus fidèle gardienne des traditions non écrites de la communauté d'autrefois, alors que, au fur et à mesure que d'autres couches s'en détachent, elles oublient progressivement ces traditions. Et, à cause de l'absence d'une couche intermédiaire qui aurait pu freiner ce processus, une rupture culturelle s'est produite entre les couches qui incarnaient l'état et le « peuple », rupture dont les conséquences sont toujours là. Certes, elles diminuent peu à peu, mais elles ne disparaîtront que très lentement.

Si la conscience nationale ne s'inspirait qu'indirectement, très partiellement et quasi subrepticement de la conscience populaire, elle n'en a pas moins été virulente à certains moments où le processus de transformation de la société s'accélérait. On a connu de tels moments en particulier à l'époque des Lumières (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) ou à celle des « Réformes » (deuxième quart du XIX<sup>e</sup>). Cette dernière est particulièrement importante, car les Réformes vont de pair avec le réveil national, qui se manifeste par un grand bond en avant de la culture écrite, et par la création d'institutions nouvelles (Théâtre national, Académie des sciences, École de musique, journaux). Et la classe moyenne, en pleine formation et en mal d'identité, multiplie ses gestes de sympathie à l'égard des gens de la terre, dont elle ignore à peu près totalement l'héritage culturel. Une sorte de philanthropie qui traverse notre continent dans tous les sens et qui aboutit, en 1848, à l'abolition du servage et qui, en attendant, a créé un art faussement populaire, un folklore citadin à l'usage des paysans, une poésie populiste, des chants et des danses qui finiront par se répandre parmi les couches popu-

lares<sup>26</sup> ; ces dernières les adapteront, mais en les transformant selon les règles non écrites de leur propre goût et de leur propre style.

L'histoire de la *Marche de Rákóczi* et le passage de Berlioz à Pest en 1846 illustrent bien cet état plein de contradictions, ce croisement de deux cultures qui s'ignorent. La *Marche de Rákóczi*, qui porte le nom du chef légendaire de la guerre d'Indépendance, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, est une œuvre composite contenant des éléments d'origine instrumentale et vocale, hongrois et autres, orientaux et occidentaux. Peu importe, l'essentiel est que les Hongrois la considèrent et la sentent, surtout les classes dirigeantes, comme le symbole du fait national (sentiment toujours vivant). Ses éléments hétérogènes ont été réunis en une pièce, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, par János Bihari, grand virtuose proche du peuple et ignorant la notation musicale ; puis l'œuvre a été notée et publiée par un chef d'orchestre (d'origine militaire) vers 1820 ; au moment du séjour de Berlioz à Pest, elle ne pouvait exister dans sa forme définitive que depuis moins de trente ans. Pourtant, l'accueil enthousiaste de la transcription de Berlioz par le public pestois prouve que l'œuvre, dès ce moment-là, était ressentie comme l'incarnation d'une force nationale en plein essor. Et il ne faut pas oublier que la composition de ce public était au moins aussi hétérogène que celle de l'œuvre ; on trouvait chez lui certainement des gens d'origine allemande, slave ou autre, des nobles et des bourgeois. Cet accueil est d'une importance capitale, car il met en lumière un point essentiel de la mentalité hongroise : la *recherche d'une synthèse* entre ethnies différentes, et la *force assimilatrice* pour y arriver, du moins par moments. Les milieux dirigeants d'un État qui voulait s'affirmer étaient assez forts pour gagner à leur cause bon nombre d'étrangers vivant en Hongrie, mais pas assez conscients pour étendre leur recherche vers les classes inférieures de leur propre communauté. Toutefois, une synthèse, même limitée ou partielle, peut être efficace, quand une œuvre née de traditions orales notées reste immuable durant près de deux siècles, ayant été investie de fonctions « paratruelles », ce qui est précisément le cas de la *Marche* en question.

---

<sup>26</sup> La *csárdás* (de *csárda*, « auberge », mot employé pour la première fois vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle par la poésie savante) : la *csárdás* (« danse populaire exécutée à l'auberge ») a été créée par des musiciens professionnels vers 1840.

Berlioz lui-même fut certainement surpris de ce « succès » inattendu. Esprit curieux et systématique, il essaya d'en avoir les raisons, et voulut être renseigné sur les traditions populaires. Mais ses informateurs — les mêmes qui avaient applaudi avec frénésie sa transcription — ne pouvaient lui offrir qu'une image incomplète, fondée sur leur propre conception projetée sur le peuple. Et Berlioz les crut. Ce n'était pas sa faute : il ne pouvait pas être mieux renseigné dans un domaine où son ami Liszt lui-même, infiniment plus proche du peuple hongrois que lui, ne voyait pas plus loin.

Depuis un siècle et demi, les investigations ethnologiques conduites parmi les paysans (hongrois ou non) nous ont dévoilé une conscience populaire nette et homogène, et ses manifestations typiques dans le domaine folklorique : en folklore poétique, épique, musical, et en un art décoratif lié à la fabrication d'objets d'utilité domestique. Et sur ce point-là, la question sera, non plus de savoir en quoi la vision cosmogonique des Hongrois est originale, mais en quoi elle ressemble à celle des autres peuples. Nous croyons que dans leur conscience populaire, les Hongrois sont moins isolés des peuples voisins qu'on ne croit, même si eux-mêmes semblent quelquefois ne pas s'en rendre compte. Si un jour cette hypothèse se révèle justifiée, le pessimisme traditionnel des Hongrois pourra être reconsidéré<sup>27</sup>.

Comme nous l'avons vu, le complexe d'isolement et la recherche d'une parenté là où il n'en est pas sont inséparables l'un de l'autre. Il s'agit naturellement des milieux cultivés qui, quand un savant jésuite a découvert la parenté linguistique entre Hongrois et Lapons<sup>28</sup>, refusaient catégoriquement cette « parenté qui sent le poisson » ; il fallut encore des décennies pour que les mêmes milieux reconnaissent la parenté linguistique avec les autres peuples finno-ougriens, reconnaissance souvent remise en question par des gens mal renseignés en matière linguistique.

Si la lutte contre l'isolement a été l'une des principales préoccupations des Hongrois, il est significatif que jamais personne n'ait

---

<sup>27</sup> Signalons en passant qu'une des différences essentielles entre art savant et art populaire hongrois est que l'art savant est souvent sentimental, alors que l'art populaire ne l'est pas.

<sup>28</sup> *Demonstratio idioma Hungarorum et Lapporum idem esse*, de János Sajnovics ; ouvrage édité pour la première fois en 1772.

cherché une parenté avec les Germains, les Slaves ou les Roumains, alors que, abstraction faite de toute considération ethnique ou linguistique, la cohabitation millénaire dans l'aire danubienne a créé, qu'on le veuille ou non, des liens indiscutables entre Hongrois et certains de leurs voisins qui ont connu le même sort et qui ont vécu sous les mêmes menaces : occupations étrangères, pressions permanentes entre est et ouest.

Au XV<sup>e</sup> siècle, il s'est trouvé un moment où une coalition militaire a pu se former contre les Turcs entre Hongrois et peuples balkaniques, coalition qui a retardé un certain temps la poussée vers l'ouest de l'Empire ottoman. János Hunyadi en était le chef. Peu après sa victoire à Belgrade (1456), cette grande figure de l'histoire hongroise et européenne mourut, et son fils aîné, László, fut décapité avec l'assentiment du roi, soutenu par la haute noblesse. Ce roi tout jeune a dû payer cher son forfait : il a fui en Bohême où il est mort peu après (empoisonné ?). La petite et moyenne noblesse réussit alors à imposer sa volonté au pays en proclamant roi le fils cadet de Hunyadi, Mátyás, dont le règne (1456-1490) fut l'époque la plus glorieuse de la Hongrie, mais aussi son chant du cygne dans sa position de grande puissance européenne. Ce roi humaniste était un génie politique et militaire à la fois. Il a créé une armée de mercenaires invincibles, composée de Hongrois et de non-Hongrois ; il a pu imposer sa volonté aux pays voisins et à la haute noblesse de son pays — qu'il avait héritée de ses prédécesseurs — augmentée de l'apport de ses propres créatures.

Après la mort prématurée de Mátyás Corvin (nom utilisé par les historiens de langue latine de sa cour), tout a changé, et brusquement. La Hongrie a cessé d'être une puissance importante sur l'échiquier international, et la haute noblesse, ancienne et nouvelle, n'a rien eu de plus urgent à faire que de démolir tout ce que le grand monarque éclairé avait créé. Faute d'héritier légal, le successeur de Mátyás sur le trône de Hongrie sera un Jagellon (Wladislas, 1490-1526), roi sans autorité qui sera incapable d'arrêter le déclin du pays. Son fils, Lajos II, périra dans la bataille de Mohács (1526), à l'issue de laquelle la Hongrie sera à la merci de Soliman. Dans l'anarchie féodale récréée en 1490, la haute noblesse avait négligé le danger turc, qui pourtant se précisait de plus en plus. Le jeune roi n'avait ni la force ni l'autorité pour la mobiliser. À la bataille de Mohács, c'est principalement l'armée royale qui fut anéantie à un moment où deux autres armées,

au moins égales en nombre, hésitaient à se joindre à elle : c'était les armées de Zápolya et de Báthori, ceux-ci ayant d'autres idées en tête. Zápolya voulait être roi de Hongrie — un roi national, et non étranger comme les Jagellon. Il voulait suivre l'exemple de Mátyás et, tout comme lui, avait derrière lui la majorité de la moyenne et petite noblesse. Mais c'était à peu près le seul trait commun entre eux. Ce n'était plus la même époque, ni les mêmes conditions. Pourtant, entre la mort de Mátyás et la bataille de Mohács, à peine trente-six ans se sont écoulés. Le souvenir de Mátyás est resté vivant et mobilisateur. Ces trente-six ans, puis les quinze ans qui les suivront, auront été l'époque la plus tumultueuse de l'histoire hongroise : guerre ininterrompue contre les Turcs, et croisade anti-turque décrétée par le pape Léon X, se transformant en une révolte paysanne — la plus terrible qu'ait connue la Hongrie, avec une anarchie féodale poussée jusqu'au paroxysme, un affaiblissement du pouvoir central, et, en même temps, la pénétration en Hongrie du protestantisme, porteur d'une nouvelle forme de culture, écrite et imprimée, la Bible étant traduite en hongrois<sup>29</sup>. À cause des guerres turques et de la Réforme, des liens nouveaux se créent entre la Hongrie et les pays occidentaux<sup>30</sup>.

Jean de Zápolya, élu roi de Hongrie, se trouvait dans une situation fort embarrassante s'il voulait assurer la continuité et l'indépendance d'un pays pris entre deux feux. À l'ouest, l'Empire de Charles Quint, dont le jeune frère Ferdinand, beau-frère du roi défunt, fut également élu roi de Hongrie peu après Zápolya, d'où résulta un interrègne qui empoisonna l'atmosphère politique pendant quinze ans. Zápolya n'avait pas le choix : sur le conseil du roi de France, à qui il avait demandé une aide militaire, il devait s'adresser à Soliman, l'allié oriental de la France. Le sultan saisit l'occasion qui lui était donnée pour envahir de nouveau la Hongrie<sup>31</sup>. En 1541, il battit l'armée

<sup>29</sup> Ce n'était pas la première fois, car, un siècle plus tôt, il existait déjà une adaptation hongroise de la Bible réalisée sous l'influence des Hussites ; mais, manuscrite, elle n'avait, bien entendu, qu'une audience très restreinte.

<sup>30</sup> Cf. István Hunyadi, « Participation de Strasbourg à la défense de la Hongrie pendant les guerres turques (1521-1555) », *Études finno-ougriennes*, tomes VI-VII, Paris, ADÉFO, 1969-1970.

<sup>31</sup> Il aurait pu le faire tout de suite après Mohács ; s'il ne l'a pas fait, cela peut s'expliquer par des raisons stratégiques : en 1526, il devait savoir que la

impériale, occupa Buda, capitale du royaume, prit sous sa protection János-Zsigmond, fils en bas âge de Zápolya décédé, et lui donna la Transylvanie comme apanage. Une nouvelle époque commence alors dans l'histoire de la Hongrie. Durant un siècle et demi, l'idée centrale de la pensée hongroise est d'assurer l'unité spirituelle d'un pays déchiré en trois et de son peuple, idée exprimée par des poètes, des réformateurs, des prêtres et les responsables des trois états séparés. Dans ces temps troublés, l'héritage politique de Mátyás est toujours présent, mais son interprétation change d'une partie à l'autre, et selon l'appartenance religieuse de celui qui l'exprime. En Hongrie royale, sous le règne des Habsbourg, la recatholicisation est à l'ordre du jour pendant tout le XVII<sup>e</sup> siècle, par des moyens parfois arbitraires et violents. Son chef spirituel est le cardinal Péter Pázmány, jésuite, né protestant et reconverti, doué d'un talent littéraire et oratoire exceptionnel et qui, dans sa pensée théologique imagée, est en avance sur son époque. Il est par ailleurs un vrai patriote qui préfère l'existence séparée de la Transylvanie (même protestante) à la domination allemande sans partage.

La Transylvanie, à majorité protestante, prit part à la guerre de Trente ans et eut une autorité accrue sous les règnes de princes élus : Báthori, Bethlen, Bocskai, Rákóczi et autres. Tout en étant un protectorat turc, c'est elle qui incarne, jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les aspirations unitaires des Hongrois et la continuité avec la monarchie éclairée de Mátyás — esprit de la Renaissance artistique et littéraire compris. Avec le déclin de l'Empire ottoman, elle connaîtra à son tour un recul très net sur la scène politique et finira par tomber sous l'autorité de Vienne, aux termes d'un contrat qui garantit le respect de sa personnalité. Elle ne sera réunie à la Hongrie qu'en 1848.

Dans les régions occupées par les Turcs, la vie a complètement changé. Les seigneurs se sont enfuis, sans renoncer pour autant aux dîmes ; une partie des paysans les a suivis, et les autres, ceux qui sont restés, ne vivent plus sur leurs terres, où leur sécurité n'est plus assurée, et se sont groupés dans des communes agricoles mieux protégées, où s'amorcent peu à peu les conditions nécessaires à la formation d'un

---

Hongrie disposait encore de deux armées intactes, et cette fois une grande partie du pays se trouvait de son côté.

tiers ordre hongrois. Les vides ont été comblés par des immigrants (Serbes, Roumains, Bulgares, Tsiganes) amenés par les Turcs.

En dépit de son déclin politique, la Transylvanie conservait sa forte personnalité culturelle, grâce à ses célèbres collèges protestants. Premier pays d'Europe où la liberté du culte a été proclamée, elle restera un brassage d'ethnies et de religions différentes, une sorte de « Suisse orientale » où, à côté des calvinistes, luthériens et unitariens, pouvaient exister des églises et sectes comme les baptistes ou les sabbataires ; ces derniers ont laissé une poésie religieuse très originale, inspirée par l'Ancien Testament et l'Apocalypse. Grâce à deux siècles d'autonomie intellectuelle, la « pensée transylvaine » reste partie intégrante de la pensée hongroise, avec la différence qu'elle est moins fermée, et souvent partagée par des Transylvains non hongrois.

Toutefois, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est en Hongrie royale que renaît l'espoir de la reconquête du pays, à condition que la libération soit obtenue, et l'ordre nouveau établi par les Hongrois eux-mêmes. Cela semble être au moins la position de la haute noblesse hongroise et même transylvaine, car dans cette couche sociale les contacts entre les deux pays hongrois sont plus intenses que dans le reste de la société<sup>32</sup>, chez les protestants aussi bien que chez les catholiques<sup>33</sup>.

Vers les années 1660, Miklós Zrinyi est le représentant le plus typique et le plus expérimenté de cette position. Grand seigneur éclairé, chef militaire éprouvé, humaniste, poète et penseur, il émerge de la masse de ses contemporains. Auteur d'une épopée consacrée à la mémoire de son bisaïeul Miklós Zrinyi (défenseur héroïque, en 1566, de la forteresse de Szigetvár contre Soliman<sup>34</sup>), ainsi que d'autres œuvres littéraires et politiques, il est l'adversaire le plus résolu des Turcs, et, en même temps, un partisan fidèle du roi, quel qu'il soit, tant qu'il est le garant de l'identité hongroise. Et il affirme en même

---

<sup>32</sup> Encore faut-il préciser que la composition et la structuration des deux sociétés sont et resteront bien différentes.

<sup>33</sup> Un assez grand nombre de grandes familles catholiques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles étaient des protestants reconvertis, comme les Zrinyi, les Eszterházy ou les Rákóczi, entre autres.

<sup>34</sup> C'est là, sous les murs de Szigetvár, que Soliman est mort, avant la prise de la forteresse.

temps que si les Hongrois ne se libèrent pas du joug turc par leurs propres forces, ils paieront un prix trop cher pour leur « libération ». Ses idées apparaîtront comme parfaitement justifiées par la suite.

Le 1<sup>er</sup> août 1664, dans la bataille de Szent Gotthárd, l'armée impériale inflige une défaite décisive à l'armée turque, grâce à la participation d'un détachement français (c'était le moment où l'alliance franco-turque était en rupture, pour une brève période). Cette victoire aurait pu être le signal de la libération du pays, mais Vienne en décide autrement. Huit jours à peine après la bataille, la paix de Vasvár est signée, et elle laisse aux Turcs toutes leurs conquêtes antérieures, en y en ajoutant même d'autres<sup>35</sup>. La colère de la haute société hongroise est alors à son comble. Une conspiration se fomenta dans ce milieu pour retrouver l'indépendance de la Hongrie et se débarrasser du roi étranger, qui n'est qu'un roi élu. Zrinyi était déjà mort, le complot fut vite maîtrisé, ses participants décapités, et la Hongrie allait connaître une période de répression autrichienne dirigée, en premier lieu, contre les protestants, puisque la Transylvanie n'était plus en état de les défendre. Une longue période de guerres d'indépendance devait s'en suivre, celles de Thököly et de Rákóczi. C'est également l'époque où les mécontents de Hongrie font alliance avec la France. Chez les *kuruc* de Rákóczi on trouve des Hongrois de toutes conditions, protestants et catholiques, des Slovaques, des Ukrainiens, des Saxons et, sporadiquement, même des Roumains. Le camp de leurs adversaires n'était pas moins hétérogène. Une guerre civile en apparence qui, en réalité, faisait partie des deux grandes guerres qui ravageaient alors notre continent, celle pour la succession d'Espagne et celle du Nord, entre la Suède et la Russie. Rákóczi se trouvait chez le tsar Pierre le Grand quand une partie de ses généraux signèrent, en 1711, la Paix de Szatmár. Rákóczi et ses proches amis ne la signèrent pas ; ils s'établirent d'abord en France, puis en Turquie, pour pouvoir participer plus activement à la seconde libération de la Hongrie, celle qui devait les arracher à la tutelle allemande.

La première libération, le refoulement des Turcs hors de Hongrie, s'était produit entre 1686 (reprise de Buda) et 1699 (paix de Karlowicz), durant treize années surchargées d'événements politiques et

---

<sup>35</sup> Le dessein de Vienne était clair : se substituer à la France dans son commerce avec le Levant — un projet qui n'aboutira pas.

militaires. La Maison d'Autriche, de plus en plus affaiblie dans ses positions occidentales, change d'orientation après le siège de Vienne (1683) et la défaite infligée aux Turcs sous les murs de la ville par Sobieski, roi de Pologne. Pour compenser les possessions perdues ou celles qu'il allait perdre, l'Empire avait besoin de nouvelles colonies à l'est et au sud-est, et la Hongrie se prêtait fort bien à ces prétentions. Une entreprise de reconquête est organisée avec participation de princes allemands, dans la perspective du butin (terres restées sans maître). En même temps commence le repeuplement des régions désertes par des colons allemands. En 1718, le Banat — la partie méridionale la plus fertile de la Grande Plaine — est à son tour repris aux Turcs, mais Vienne le tiendra sous son administration directe pendant soixante ans, et ne le rendra à la couronne de Hongrie que quand son plan d'exploitation aura fait faillite. Aussi, pour beaucoup de Hongrois, l'ennemi principal de leur pays est désormais l'Autriche. Un détail : dans les guerres de Marie-Thérèse, des soldats hongrois (recrutés de force ou par tirage au sort) ont déserté par milliers en apprenant que dans le camp adverse se trouve Ladislas Bercheny, maréchal de France et fils du compagnon le plus fidèle de Rákóczi. La devise de ce dernier : *Avec Dieu pour la Patrie et la Liberté*, aura encore une valeur mobilisatrice 150 ans plus tard — et l'aurait conservée si, dans les tempêtes du XX<sup>e</sup> siècle, on n'avait pas abusé d'elle. Rákóczi comme Kossuth sont considérés comme les plus grands héros de la Hongrie des temps nouveaux. Au Canada, lors de nos investigations dans une communauté d'origine hongroise (protestante dans sa grande majorité) en 1975, nos informateurs les plus âgés, installés avec leurs parents avant la guerre de 1914, nous ont déclaré unanimement que la principale raison de leur émigration avait été la fuite devant le service militaire dans l'armée austro-hongroise, car un roi autrichien n'a rien de commun avec les Hongrois, alors que dans les veines de la reine d'Angleterre d'alors il y avait du sang hongrois (ce qui est exact). De là à avouer qu'au Nouveau Monde ils ont trouvé ce que leur pays d'origine n'aurait jamais pu leur offrir : la promotion sociale et la sécurité matérielle, le chemin n'est pas long.

Si les écrits de Rákóczi rédigés dans l'émigration en français ou en latin ne traduisent pas intégralement la pensée hongroise de

l'époque<sup>36</sup>, la poésie savante et populaire inspirée par sa cause a eu un effet déterminant sur la mentalité des Hongrois.

Le règne de Marie-Thérèse (1740-1780) continue, avec des moyens moins violents, la colonisation et l'exploitation de la Hongrie agricole ; la fin de ce règne correspond également à la pénétration en Europe centrale de la philosophie des Lumières, idées venues de France et qui ont traversé notre continent, d'ouest en est, d'autant plus facilement que la haute société était souvent francophone, particulièrement à la cour de Vienne. La garde royale fut constituée par la reine à l'intention de jeunes Hongrois nobles, de préférence protestants, dans le but de les former dans un esprit ouvert au progrès (esprit proche de celui de la bourgeoisie autrichienne) et, secondairement peut-être, de les convertir au catholicisme. Si ce dernier but a été très peu atteint, le succès du premier a dépassé toutes les prévisions : les jeunes de la garde royale ont appris le français et, avec la langue, les idées de Voltaire et de Rousseau, et les ont transmises aux Hongrois dans leur langue. Un grand renouveau de la littérature s'affirme et ouvre une continuité intellectuelle et morale ininterrompue jusqu'à nos jours ; le poète Bessenyei et ses compagnons ont le grand mérite de contribuer, plus que quiconque, à la naissance d'une Hongrie moderne. Et leur activité trouve un écho grandissant par le fait que, grâce à Marie-Thérèse, l'instruction publique est étendue à tout le monde. Ses réformes, modérées dans l'ensemble, vont être accélérées et radicalisées durant les dix ans du règne de son fils Joseph II (1780-1790), l'une des figures les plus typiques de l'absolutisme éclairé. Disciple de Rousseau et de Herder, il comptait transformer ses états suivant les principes du *Contrat social* et mettre fin à tous les privilèges. Comme la langue hongroise, d'après Herder, était en voie d'extinction, il n'a rien fait pour favoriser son développement et il a voulu remplacer le latin par l'allemand comme langue administrative d'un pays multilingue et multicolore. Il considérait la constitution hongroise comme désuète, il ne réunit pas la Diète et gouverna par décrets. Son règne fut un coup de fouet pour la conscience nationale. Mettant fin définitivement aux querelles religieuses, il libéra l'énergie latente de l'intelligentsia protestante qui, à partir de ce moment-là, allait jouer un rôle

---

<sup>36</sup> Il s'agit, principalement, de souvenirs autobiographiques et de méditations morales et religieuses.

bien supérieur à son importance numérique dans les lettres et la pensée hongroises. Aussi son avènement a-t-il été salué avec enthousiasme par une partie de la population, surtout par les protestants et par certains seigneurs réformistes, ainsi que par les éléments les plus évolués d'une bourgeoisie naissante. Vers la fin de son règne, toute la noblesse et la classe moyenne étaient contre lui et pensaient même proclamer la vacance du trône. Tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, le bilan de son règne de dix ans est hautement positif, rien que par la réaction des intellectuels contre l'affirmation de Herder. Il fallait prouver au monde que la langue hongroise n'était pas moribonde, qu'elle était capable de se renouveler et de s'enrichir de vocables exprimant des notions créées par les temps modernes. C'est ainsi que se développera l'un des mouvements les plus importants de l'histoire intellectuelle de la Hongrie, le mouvement de la *nyelvújítás* (« rajeunissement de la langue »), amorcé déjà, accidentellement, par quelques écrivains et grammairiens antérieurs, mais qui prendra son grand essor au début du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'école des néologues, menés par l'écrivain Ferenc Kazinczy et ses amis. Entre leur mouvement et la création des associations et institutions appelées à veiller sur la pérennité de la langue, de la littérature et de la civilisation (l'Académie et le théâtre compris), la filiation est ininterrompue.

Joseph II mort, son frère et successeur, Léopold II (1790-1792), n'eut pas le temps de démolir l'œuvre de son aîné ; toujours est-il que, après vingt-cinq ans de règne anticonstitutionnel, il réunit la diète en 1790 pour faire avorter la tension antidynastique. Ses successeurs François II — comme dernier empereur du Saint Empire romain germanique (1792-1806), devenu François I<sup>er</sup> comme premier empereur d'Autriche (1804-1835) — et Ferdinand V (1835-1848) se sont farouchement opposés à toute la politique réformatrice de Joseph II ; les temps, il est vrai, n'étaient plus les mêmes. Mais une partie de l'intelligentsia ne semblait pas être consciente de ce changement dans l'attitude de Vienne et essayait de poursuivre l'évolution amorcée des idées. Le mouvement des Jacobins hongrois, organisé par le franciscain hongrois Ignác Martinovics, voulait suivre le modèle de l'évolution qui se faisait en France, en l'adaptant aux conditions hongroises. Échec total : le mouvement fut démantelé, ses chefs arrêtés et déca-

pités publiquement en 1795, d'autres condamnés à de longs emprisonnements<sup>37</sup>.

Le sort des Jacobins hongrois était un avertissement pour l'élite hongroise. Il fallait changer de terrain et transférer la lutte dans le domaine culturel, là où elle pouvait espérer avoir plus de chances. En attendant, les guerres napoléoniennes permirent de vendre des produits à bon prix, ce qui atténuait, pour un moment, le conflit entre la nation et son roi. À tel point que, après la prise de Vienne par les troupes françaises, Napoléon s'adressa aux États hongrois en leur offrant l'indépendance nationale. Réponse de la noblesse : mobilisation contre les Français (la dernière « insurrection noble », selon le terme de l'époque). Entreprise qui échoua lamentablement à la bataille de Presbourg. L'attitude des États hongrois nous laisse rêveurs. Ils étaient sans doute fidèles à la dynastie légitime, à condition que celle-ci les protège (contre les révoltes de leur propre peuple) et les gouverne légalement, c'est-à-dire dans l'esprit de la constitution. Une autre raison : le roi autrichien affaibli par ses défaites serait plus facile à manier que s'il était victorieux. Et ici les États ne se trompaient pas. Seulement, les guerres une fois terminées, il fallut en payer le prix, et une dévaluation sans précédent de la monnaie priva les Hongrois de leurs bénéfices<sup>38</sup>. La diète s'y opposant, Vienne retourna, une fois de plus, au régime arbitraire. En 1885 enfin, la diète sera de nouveau réunie pour que les impôts puissent être encaissés légalement (c'était certainement l'intérêt des milieux gouvernementaux de Vienne).

Avec cette diète commence une nouvelle époque dans l'histoire de la Hongrie, celle des Réformes ; elle durera un quart de siècle, durant lequel la langue et la civilisation hongroises s'affirment de plus en plus dans l'administration et dans l'enseignement. Le début de cette

---

<sup>37</sup> Kazinczy et plusieurs autres poètes se trouvaient parmi les accusés qui furent condamnés à l'emprisonnement. Mais les agents de Vienne n'ont pas pu arrêter tous les intellectuels ayant pris part au mouvement, ainsi Mihály Vitéz Csokonai, poète lyrique de grand talent, parce qu'il était introuvable à son domicile ; ou encore József Kármán (un prosateur prér romantique et néologue dans un esprit différent de celui de Kazinczy et de ses amis), car, au moment critique, il mourut à l'âge de vingt-six ans.

<sup>38</sup> Cela, sans aucun doute, dans l'intérêt des milieux responsables de Vienne.

période est dominé par l'activité du comte István Széchenyi, « le plus grand des Hongrois », surnom donné par ses amis — et par ses adversaires — partisan de réformes lentes en harmonie avec la constitution, et qui joua un rôle déterminant dans nombre de fondations ou réalisations importantes : fondation de l'Académie des sciences et de la Compagnie de navigation danubienne ; construction du premier pont permanent (qui porte toujours son nom) jeté sur le Danube entre Pest et Buda ; régularisation du cours de la Tisza ; institution des concours hippiques ; et bien d'autres choses encore<sup>39</sup>. Grâce à Széchenyi et à ses amis, quelque chose bouge en Hongrie, et cela malgré la réticence de la majorité de la classe féodale. Le pays tout entier s'engage dans la voie du progrès, à un rythme qui va s'accélération. Cette accélération est dans l'ordre des choses, et elle est liée au nom prestigieux de Kossuth<sup>40</sup>. Issu de la moyenne noblesse de Haute-Hongrie, il est destiné à

---

<sup>39</sup> Il faut signaler que des deux pays hongrois, c'est la Transylvanie qui a devancé le royaume dans certains domaines culturels : elle a possédé une Société savante et un Théâtre national plus tôt que la Hongrie.

<sup>40</sup> Lajos Kossuth (1802-1894), juriste de formation, est le symbole toujours vivant de l'indépendance hongroise. Il participe à la Diète de 1832-1836 comme remplaçant d'un aristocrate absent, y rédige des comptes rendus de séances et les publie manuscrits, pour échapper à la censure, avec la participation active d'autres juristes présents à Pozsony (Presbourg, aujourd'hui Bratislava, capitale de la Slovaquie, près de Vienne, où siégeait régulièrement la Diète hongroise) ; après la clôture de la Diète, il continua de publier, de la même façon, des comptes rendus des délibérations des Assemblées locales. Il fut arrêté et condamné, pour activités subversives, à un long emprisonnement. Il en profita pour apprendre l'anglais, dont il tira plus tard tous les avantages (tout comme Árpád Göncz, président de la République hongroise, qui, emprisonné sous le régime néo-stalinien, a lui aussi appris l'anglais dans sa prison). Amnistié en 1840, il entama une carrière fulgurante comme orateur politique et éditorialiste du *Pesti Hírlap* (Gazette de Pest), hebdomadaire au départ, qui, grâce à Kossuth, allait gagner une audience encore jamais vue en Hongrie. Élu député, il fit partie du premier gouvernement responsable ; puis, durant la guerre d'indépendance de 1848-1849, fut le principal responsable de la déchéance de la dynastie des Habsbourg, en avril 1849.

Après l'écrasement de l'armée hongroise par les troupes russes, des milliers de patriotes hongrois choisissent l'exil et s'allient aux ennemis de l'Autriche. Kossuth est accueilli en Turquie, d'où il gagne l'Angleterre et fait

être le guide de la nation qui se cherche, un rôle qu'il n'a jamais pu accomplir intégralement. Dans les années 1840, il a pu galvaniser ses lecteurs de plus en plus nombreux — ceux, avant tout, qui seront appelés à former la classe moyenne (cf. le texte de Berlioz sur son séjour à Pest, en 1846). Mais les partisans de Széchenyi freinaient son élan. Avec son Union pour la protection de l'industrie hongroise, il a arraché à ses interlocuteurs le « leadership » d'un pays en pleine effervescence<sup>41</sup>.

Après la fin tragique de la guerre d'indépendance, l'autorité internationale de Kossuth se verra affermie. Dans l'exil, il formera un Comité hongrois, dirigé par un triumvirat composé de lui-même, de László Teleki<sup>42</sup> et du général Klapka, défenseur héroïque de Komárom pendant la guerre d'Indépendance<sup>43</sup>.

---

des tournées dans les pays anglophones pour recueillir les fonds nécessaires à la continuation de la guerre d'indépendance. Il s'établira plus tard à Turin et gardera jusqu'à la fin de sa longue vie son autorité internationale, dont témoignent les ouvrages d'Engels, les dessins de Daumier, et une célèbre toile de Courbet. Sa maison de Turin est un lieu de pèlerinage pour ses partisans, restés nombreux en Hongrie. Cette grande figure de son temps, ce luthérien croyant et pratiquant à qui on attribue souvent des vellétés révolutionnaires était, en réalité, un homme pondéré, scrupuleux et d'une probité morale irréprochable. C'est dans son entourage qu'on a lancé, dès les années 1850, l'idée d'une Confédération danubienne ; idée qui, aujourd'hui, n'a rien perdu de son actualité.

<sup>41</sup> Au fond, les polémiques entre Kossuth et Széchenyi nous paraissent aujourd'hui moins conflictuelles qu'à leur époque. Catholique, aristocrate, franc-maçon (tout comme Kossuth, paraît-il), Széchenyi était un réformiste qui avait horreur de la révolution. Membre, lui aussi, du Gouvernement présidé par Lajos Batthyány, il sera victime d'une grande dépression, et transféré dans une clinique psychiatrique près de Vienne, où il passera les dix dernières années de sa vie, tout en continuant son activité littéraire. Il s'y suicidera en 1859.

<sup>42</sup> Aristocrate libéral et radical, écrivain de talent, ancien plénipotentiaire de Kossuth à Paris. Après onze ans d'exil, il tombe dans les mains des agents impériaux qui le mènent à Vienne, devant l'Empereur. Ce dernier lui offre la restitution de ses biens contre l'engagement de ne pas se mêler de politique. Teleki n'a pas le choix ; il accepte. Rentré à Pest, il ne pourra pas rester fidèle à son engagement et, au moment où Vienne essaie de reconstituer un pseudo-parlement hongrois, il est amené, bon gré mal gré, à prendre la tête de la

La quatrième personne associée à ce triumvirat fut Ferenc Pulszky, grand érudit et polygraphe, ancien plénipotentiaire de Kossuth à Londres. Le compromis austro-hongrois de 1867 mit fin à cette division des Hongrois en deux camps opposés (situation non sans analogie avec celle de 1989 !); beaucoup d'émigrés rentrent, entre autres Lapka et Pulszky. Le premier a fini sa carrière comme député (gouvernemental); le second, grand dignitaire de la franco-maçonnerie en Hongrie, comme directeur du Musée national de Budapest. Kossuth, lui, ne transigeait pas ! Après 1867, il aurait pu bénéficier de l'amnistie générale, et la ville de Cegléd (là où il avait prononcé, au début de la guerre d'indépendance, un discours historique de recrutement) le voulait comme député, avec un programme d'indépendance nationale. Mais Kossuth a préféré finir sa vie à Turin, seul. Il a condamné le compromis de 1867, car il le trouvait contraire aux intérêts de son pays. Il voyait clairement qu'avec ce compromis, l'Empire danubien prolongerait son agonie de quelques décennies, mais que sa chute était inévitable et que la classe dirigeante de Hongrie, pour devenir le partenaire des milieux viennois dans l'administration et l'exploitation de son propre pays, avait sacrifié l'avenir de ce dernier. L'opposition de Kossuth au régime dit « libéral » — en réalité, un néo-féodalisme tempéré, avec l'endettement des petits propriétaires terriens et la fuite au Nouveau Monde de plus d'un million de paysans

---

fraction la plus radicale (celle qui proposait le retour pur et simple aux lois de 1848 par décision de l'Assemblée, indépendamment de la volonté de l'Empereur, qui n'était pas encore roi de Hongrie) et se suicide peu après. Son cas est comparable à celui de l'autre Teleki (Pál), son cousin éloigné, président du Conseil qui, en 1941, se suicidera au moment où l'armée hongroise, violant le traité de non-agression récemment conclu avec la Yougoslavie, attaque, sur ordre de Hitler, son voisin du sud. Deux gestes similaires qui mettent en lumière un trait de caractère souvent attribué aux Hongrois : la fierté « chevaleresque », le respect de la parole donnée. Le geste fatal de Pál Teleki est significatif, par sa connotation politico-morale : un acte de désespoir pour sauver l'honneur de son pays, à une époque particulièrement immorale. Quant au suicide de László Teleki, il pouvait également avoir une autre raison : prouver à ses compagnons d'exil qu'il ne les avait pas trahis.

<sup>43</sup> En contrepartie de sa reddition, il a obtenu que les défenseurs de Komárom bénéficient de l'impunité — impunité applicable à tous les habitants de la ville.

hongrois — est particulièrement violente en 1878, lors de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Empire (et avec participation de troupes hongroises). Tout comme Rákóczi un siècle et demi plus tôt, Kossuth, d'un entêtement bien hongrois, refuse tout contact avec Vienne.

On se demande si cette intransigeance n'est pas en rapport avec la conception de l'honneur qui a provoqué le suicide des deux Teleki. Les Hongrois sont un peuple rêveur, patient et modéré dans tous les sens. Rien ne le rebute autant que le terrorisme ou l'anarchie. Sa position centrale en Europe centre-orientale a créé en lui un esprit de synthèse, les bagarres internes ont développé en lui un penchant pour la tolérance et pour la souplesse. Mais il est, en même temps, entêté — qualité qui peut être prise aussi bien pour un défaut. Le comportement d'un Rákóczi, d'un Kossuth (et de bien d'autres encore) traduit bien cet entêtement sur le plan politique. Mais il y a d'autres domaines où il est non moins virulent. Peut-on imaginer des musiciens plus obstinés que Liszt, Bartók ou Kodály dans leur art ? Des romans plus engagés que ceux de József Eötvös, plus orientés que ceux de Jókai et de Mikszáth, plus structurés que ceux de Zsigmond Kemény ; des poésies plus homogènes que celles d'un Berzsenyi, Csokonai, Vörösmarty, Arany, Petőfi ou Ady<sup>44</sup> ?

Kossuth n'était pas seul à refuser le compromis de 1867 ; une grande partie des intellectuels hongrois pensaient comme lui, même si, pendant quelque temps, la voix de l'opposition s'était tue au milieu de l'enthousiasme général que provoquaient les nouvelles possibilités de promotion des classes dirigeantes frustrées par l'abolition du servage, loi que l'absolutisme des années 1850 n'a pas voulu remettre en question. Or le poète János Vajda (1827-1897), non-conformiste par nature, a eu l'audace de s'attaquer au compromis austro-hongrois : il a préféré éluder le sujet réel et le remplacer par un sujet analogue en parlant du Portugal, mais tout le monde a compris qu'il visait la Hongrie (voir son *Chant lusitanien*). Si Kossuth a refusé de retourner en Hongrie, ne serait-ce que pour une courte visite, ce sont ses partisans qui se sont déplacés à Turin pour le voir et recevoir ses conseils. Car, après 1867, le parti Kossuth, qui veut l'indépendance de la Hongrie, a

---

<sup>44</sup> Les écrivains ou poètes énumérés étaient, à l'exception de Vörösmarty, tous protestants : Berzsenyi et Petőfi luthériens, les autres calvinistes.

une existence légale ; il jouera le rôle de l'extrême gauche au Parlement jusqu'en 1918. Il est dans l'opposition, sauf un court moment quand, en 1905, il fera partie d'une coalition gouvernementale éphémère (avec le fils de Kossuth à l'Intérieur) ; c'est ce parti qui, en 1871, a protesté, avec un parti ouvrier encore à l'état embryonnaire, contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par l'Allemagne : une protestation qui réussit à créer des conditions favorables pour une amitié franco-hongroise, hélas sans lendemain.

L'époque du « dualisme » (1867-1918) est pleine de contradictions : une bourgeoisie naissante, composite et peu hongroise, pas tant à cause de ses origines que parce qu'il lui manquait la conscience et la perspective historiques (sauf peut-être en Transylvanie, pour les raisons déjà énumérées) ; une classe paysanne appauvrie vivant sur ses propres terres et à qui il restait trois solutions possibles : s'établir dans les villes, devenir un prolétariat agricole, ou émigrer ; une classe ouvrière peu nombreuse dans un pays peu industrialisé, mais dont l'importance latente va grandissant au fur et à mesure du développement économique ; une aristocratie et un haut-clergé possédant une grande partie des terres, cent fois plus que son importance numérique par rapport aux autres couches ; les banques et autres institutions de crédit qui s'enrichissent au détriment des paysans pauvres, les obstacles féodaux ayant disparu. Une autre forme de féodalisme est en train de se créer, mais elle n'atteindra son point culminant qu'entre les deux guerres. En attendant, la ville de Budapest se crée par la fusion de trois agglomérations (1873), avec de nouvelles institutions culturelles qui n'avaient pas pu se réaliser pendant l'époque des Réformes<sup>45</sup>.

---

<sup>45</sup> Notamment le *Théâtre populaire* (1870), qui abritera plus tard le *Théâtre national* ; l'*Académie de musique* (1875), placée sous la présidence de Ferenc Liszt et dirigée par Ferenc Erkel ; l'*Opéra royal*, aujourd'hui *national* (1884) ; le Parlement (1904), qui par sa masse néo-gothique domine toujours la rive gauche du Danube ; le Palais royal, reconstruit ; et beaucoup de bâtiments neufs conçus dans un style éclectique (« Sécession ») qui domine toujours le centre de Budapest. Le régime de l'époque « libérale » a été centralisateur, à l'opposé des périodes antérieures. Entre la capitale et les principales villes de province (Szeged, Debrecen, Szabadka, Pozsony, Nagyvárad, Kolozsvár, Temesvár, Kassa, Pécs), il y avait un grand décalage urbanistique, surtout sur les plans culturel et ferroviaire (c'était l'époque de pleine cons-

Quoi qu'il en soit, pour beaucoup de gens cette période, jusqu'en 1914, a été la « belle époque » hongroise, dont le point culminant fut l'exposition du millénaire, en 1896. Le développement intellectuel à cette époque est immense et ne peut être comparé qu'à celui de l'époque des Réformes. Avec une différence fondamentale toutefois : entre 1825 et 1848, les gens de premier plan (hommes d'état, artistes, écrivains) étaient — nous semble-t-il — plus conscients de leur mission que leurs successeurs<sup>46</sup> ; plus idéalistes, plus romantiques aussi<sup>47</sup>. Et n'hésitons pas à le dire : sans doute étaient-ils plus honnêtes, plus purs que ceux d'une « belle époque » pleine de contradictions. Pourtant, dans la mémoire collective, ce sont les deux époques durant lesquelles la pensée a pu se préciser, se développer et se manifester sans entraves ; une liberté toute relative, mais qui, par rapport aux autres époques, paraît nettement plus effective. Ajoutons encore que durant les quarante-sept années de « dualisme », le territoire hongrois a été épargné par la guerre ; le pays a certes connu d'autres conflits à cette époque, mais ils étaient atténués dans une perspective économique qui restait malgré tout prometteuse. C'est aussi l'époque où la pensée hongroise se met au diapason de l'Europe et où, malgré une prédominance de la culture allemande dans les classes moyennes, la France joue un rôle latent dans les milieux intellectuels et manifeste sa présence assez nettement : dans les beaux-arts, en urbanisme, en littérature, au théâtre ; et, tout naturellement, dans la chorégraphie, mais dans ce dernier domaine, cette présence était plus ancienne et plus forte que dans les autres, et aussi plus appréciée par les gens non avertis. La France jouait ce rôle dans l'éducation également, puisque le Collège Eötvös, qui porte le nom du grand romancier qui, en 1848

---

truction de nouvelles voies de chemin de fer), alors que dans les réalisations architecturales ce décalage était peut-être moins accusé.

<sup>46</sup> Le 15 mars 1848 fut le grand jour révolutionnaire (le « 14 juillet hongrois »), où le peuple de Pest, animé par la jeunesse intellectuelle et artisanale, abolit la censure et forma un comité d'ordre public. Le principal dirigeant de cette jeunesse a été le poète Sándor Petőfi.

<sup>47</sup> Puisque l'avènement du romantisme dans les lettres et les arts semble être lié à la révolution de juillet 1830, révolution accomplie à Paris, mais dont l'effet fut universel, et parmi les artisans de laquelle Liszt, Berlioz, Victor Hugo, George Sand, Eugène Delacroix (entre autres) ont eu leur mot à dire.

et en 1867, fut ministre de l'Instruction publique<sup>48</sup>, a été créé à l'image de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Signalons encore la revue *Nyugat* (« Occident »), qui, depuis 1908 et durant une quarantaine d'années, a su grouper autour d'elle l'élite littéraire, la plus importante que la Hongrie ait jamais possédée.

Des idées neuves surgissent en philosophie également. Jean-Henrik Schmitt, parti d'un anarchisme idéaliste, tirant des conclusions des idées de maîtres à penser européens comme Tolstoï, Nietzsche, Ibsen, monte un système de philosophie « gnostique », fondé principalement sur une théorie des relations dimensionnelles générales, et, moralement, sur la non-violence : courant intellectuel propagé en Hongrie par ses disciples — et ils étaient nombreux. Son influence se place à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, et semble avoir touché des poètes comme Vajda ou J. Komjáthy, ainsi que l'un des penseurs hongrois les plus encyclopédiques de notre siècle, Béla Hamvas. Il s'agit là d'un ensemble d'idées cohérent, formant un système cohérent, spiritualiste, mais où la conscience et l'imagination forment une unité avec le corps humain, chaque élément ayant sa place et sa dimension par rapport aux autres, et où le fait social paraît plus la conséquence que l'origine des conflits humains. À la même époque surgissent les idées du socialisme, qui mettent la justice sociale au premier plan ; apparaît aussi le symbolisme littéraire ou onirique, et sa justification scientifique ; la psychanalyse freudienne encore, qui vise, à sa façon, à la libération de l'Homme sur le plan individuel ; enfin, un art d'« avant-garde » (terme qui, au début du siècle, avait un sens plus réel qu'aujourd'hui), où se donnaient rendez-vous les courants susmentionnés (le système de Schmitt étant mis à part).

Tous ces courants remontent à des sources diverses provenant de Russie, d'Allemagne, de France, d'Italie, de Belgique, partout avec des constantes différentes, et peu ou prou assorties aux traditions régionales ou nationales ; tandis qu'en Hongrie leur existence (les idées de Schmitt comprises) semble, bien plus qu'ailleurs, un défi au passé. De tels courants n'ont rien de spécifiquement hongrois, si ce n'est leur assemblage, souvent original. Leur existence marque pour-

---

<sup>48</sup> Son fils Lóránd était un physicien d'autorité internationale. L'Université de Budapest, issue de celle de Nagyszombat fondée par Pázmány en 1636, porte aujourd'hui son nom.

tant un très important pas en avant vers l'intégration de la Hongrie dans le concert des nations européennes — intégration qui s'accomplira plus tard, après la guerre de 1914, et dont le processus n'est pas encore tout à fait terminé.

Par sa nature même, l'« avant-garde » hongroise s'achemine vers une esthétique « cosmopolite », notion durement combattue plus tard<sup>49</sup>. Mais toutes ces tendances nouvelles exprimées par une minorité peu nombreuse ne sont que des tentatives plus ou moins réussies pour sortir de l'impasse dans laquelle s'engageait la Hongrie, et éviter la tragédie nationale qui la guettait au bout du chemin. Une minorité à la Cassandra<sup>50</sup>, qui n'avait pas la force d'imposer ses vues à la majorité de l'opinion publique. Cette majorité était amorphe, hétérogène, et divisée sur des points essentiels de l'existence et du devenir nationaux. Ceux qui sont rentrés de l'émigration après 1867 ne voyaient que le triomphe de leurs idéaux de jeunesse, et ne se rendaient pas compte que le « dualisme » menait le pays à la catastrophe. Ceux qui, comme le poète János Arany (secrétaire général de l'Académie hongroise à partir de 1862), étaient restés en Hongrie durant les années sombres de l'absolutisme et qui, par-dessus le marché, se trouvaient proches de la culture populaire, se voyaient de plus en plus isolés au milieu d'une classe moyenne à la recherche de sa propre identité. Cette classe, certes, était encore loin d'atteindre l'état vers lequel elle devait évoluer, mais cinquante ans plus tard elle devait en être plus loin encore. C'est dans ce fait que se résume, sommairement, la tragédie hongroise de notre siècle. Les chemins qui menaient, après 1867, vers une idéologie « bourgeoise », étaient faux et ne menaient nulle part. On se fondait sur une introspection faussée, sur un hungarisme désuet et sur un attachement désespéré à des illusions perdues

---

<sup>49</sup> Ce terme sera l'une des bêtes noires de l'esthétique « marxiste » après la Seconde Guerre mondiale, pour des raisons qui restent encore à déterminer. Plus tard, nous avons assisté à une interprétation plus tolérante de la notion, mais dans une période transitoire comme la nôtre, il est trop tôt pour prévoir où mène l'évolution actuelle ; on constate que les directives de l'esthétique « marxiste » sont, consciemment ou non, toujours vivantes, et que leur dépassement n'est pas pour demain.

<sup>50</sup> D'après une lettre de Kossuth adressée à Ferenc Deák, le « sage de la patrie », et artisan principal du compromis de 1867.

d'avance. L'élan généreux de l'époque des Réformes avait été stoppé par l'absolutisme, et ne devait guère se retrouver sous le dualisme<sup>51</sup>.

Crise d'une couche sociale mal définie et mal affranchie. Et ce qui en augmentera la portée, c'est que cette couche se trouve encore en état prénatal et composite. De là des errements de différentes natures, entre lesquelles, pourtant, il n'est pas difficile de trouver des liens.

Il y a tout d'abord une sorte d'auto-idolâtrie où le souvenir collectif du règne de Mátyás et les idées tout à fait justifiées d'un Zrinyi se voient transformées en un hungarisme stérile. Un bon exemple est fourni par les guerres napoléoniennes, quand la noblesse, nonobstant l'appel de l'empereur, se mobilisa pour défendre la dynastie autrichienne contre l'« usurpateur »<sup>52</sup>. Et cette « insurrection » de la noblesse, la dernière de l'histoire hongroise, suscita l'enthousiasme de cette même classe. Berzsenyi, le prince des poètes hongrois de l'époque, poète classique et latinisant, écrit à cette occasion une ode *À la noblesse soulevée*. Ádám Pálóczi Horváth, poète populiste et ami de Kazinczy (folkloriste avant même la naissance du folklore scientifique avec son recueil de 450 chants), compose — paroles et mélodie — une *Marche en arrière des Français*, où il est dit (c'est Napoléon qui parle) : « Rentre vite dans ton pays, mon armée battue, car ce climat hongrois ne me convient pas... » (on est alors en 1809, trois ans avant la campagne de Russie) ; et le compositeur-virtuose Antal Csernák de composer un quatuor à cordes, une sorte de musique à programme dans laquelle est prédit tout ce qui n'arrivera pas : haut moral des troupes hongroises, préparation, bataille, triomphe. « Temps et hommes héroïques », selon le romancier Gereben Vas (1823-1868)... Alors que Petőfi rétablit la réalité, et dira dans un de ses poèmes que si

---

<sup>51</sup> C'est pourtant l'époque où l'agriculture hongroise fait des progrès considérables, grâce à l'utilisation des machines — en quoi la Hongrie devance la plupart des pays européens. La raison en est qu'une partie de l'intelligentsia hongroise d'avant 1848 (militaires de carrière, ingénieurs et autres), ralliée au camp de Kossuth et congédiée par Vienne et ses valets en 1849, se convertit à l'agriculture.

<sup>52</sup> Précisons qu'il s'agit là seulement de la noblesse, mais dont la partie la plus pauvre joue alors un rôle comparable à celui des classes moyennes des autres pays.

l'on voulait ériger un monument à la bataille de Presbourg, il faudrait que les Hongrois y figurent les pieds courant devant l'ennemi.

Si l'aventure napoléonienne paraît curieuse, elle ne contredit pas la mentalité hongroise. La seule question qui se pose en fait est de savoir si les trois illustres auteurs ont cru sérieusement que des troupes recrutées ad hoc, mal armées et mal entraînées, pourraient accomplir le miracle dont les armées austro-allemandes n'avaient pas été capables.

Prenons un autre exemple, postérieur au précédent, et de nature « scientifique » cette fois. À l'époque des Réformes professait à l'Université de Pest István Horvát, historien méritant, disciple de Kazinczy, qui s'était mis dans la tête que le hongrois était la langue de base de toute l'humanité. Et, grâce à l'extrême souplesse de cette langue, il a trouvé des « preuves » de parenté lexicale, pour la plupart des noms propres de la Bible ou de la mythologie antique. Ses allégations nous font sourire aujourd'hui et si nous les évoquons, c'est parce que ce brave savant n'exprimait pas là une idée isolée. À dire vrai, il s'agit bien plus d'un sentiment que d'une idée. Une réaction à la solitude (relative) de la langue. Il n'était plus nécessaire d'identifier les Hongrois avec les Hébreux, les Scythes, ou, comme font certains de notre temps, avec les Sumériens, puisque pour rêver, il faut être seul. À une époque où la parenté linguistique finno-ougrienne était encore contestée, la fiction remplaçait la réalité<sup>53</sup>. Comme nous l'avons dit, la malformation congénitale de la classe moyenne était l'une des raisons principales de ces errements. Cette classe, qui ignorait quasi totalement les traditions populaires, celles des quatre cinquièmes de la population, a inventé un art « populaire » à sa propre image. La philanthropie était alors à la mode, et on attribuait au « peuple » — la classe paysanne, ses couches les plus pauvres de préférence — de nombreux éléments venus d'en haut et de l'extérieur — chants, danses, poésie, récits, mythologie — qui, effectivement, finiront par être adoptés, du moins en partie, par ce « peuple ». Les notions de « populaire » et de « populiste » (se rapportant à ce qu'on appellera plus tard « folklore citadin ») se confondent. Et dans le domaine de la

---

<sup>53</sup> La première chaire universitaire consacrée à la linguistique finno-ougrienne ne commença à fonctionner qu'en 1872, sous la direction de l'Allemand Joseph Budenz.

musique, la situation est encore pire. Les premiers recueils de chants « populaires » (mélodies avec accompagnement, dans la plupart des cas) contiennent 80 % de mélodies savantes. Une musique « à la hongroise » s'est créée au XVIII<sup>e</sup> siècle à partir d'éléments disparates, orientaux et occidentaux, anciens et récents, à l'instar du *verbunkos*<sup>54</sup>.

Le goût des Hongrois, c'est-à-dire de ceux qui sont censés le représenter, est, vers la fin du siècle dernier encore, très éclectique. Un amalgame de réel et d'imaginaire, fait de rêves et d'illusions, qui situe son point culminant dans les années 1890 et se concrétise dans l'Exposition du Millénaire. Les esprits sont divisés, plus que jamais, mais sur un point tout le monde est d'accord, chacun à sa façon : le nationalisme. Les grands éducateurs de la pensée, Kossuth, Széchenyi, Liszt, Arany, Erkel, ne sont plus là ; ceux qui occupent leur place sont d'une autre époque, et de toute façon, n'ont ni les valeurs spirituelles, ni les valeurs morales des grands prédécesseurs. On rêve d'une nation grande et puissante, dans la filiation, une fois de plus, du règne de Mátyás, composée de 30 millions de Hongrois<sup>55</sup>. Comme si le fait d'être hongrois devaient constituer une récompense pour ceux qui ne l'étaient pas ! Les deux grands romanciers, Jókai et Mikszáth, sont

---

<sup>54</sup> Danse de recrutement pour compléter le contingent : les gars du village, après avoir bu et dansé avec les soldats (sur des mélodies qu'ils devaient connaître), ne pouvaient plus échapper au service militaire. Ces danses ont constitué le premier style quasi national de la musique hongroise, dont les vestiges n'ont pas entièrement disparu. Les principaux colporteurs de cette musique furent les Tsiganes musiciens. Nous savons aujourd'hui que ces derniers jouent partout le répertoire du milieu dont ils suivent le goût. Ainsi donc, la musique des Tsiganes n'est pas de la musique tzigane, comme l'a pourtant prétendu Liszt dans son célèbre ouvrage (*Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*, 1852) ; en Hongrie ils jouent de la musique hongroise, même si d'aventure elle est composée par un Tsigane, tout en gardant un mode d'exécution qui leur est propre, et en y amalgamant des éléments appris au cours de leurs pérégrinations.

<sup>55</sup> Vers 1910, il y en a dix millions à peine, ou même moins, si l'on ne compte pas ceux qui ont trouvé des conditions de vie plus favorables — et définitives — en Amérique.

encore là. Le premier, septuagénaire, se fait encore des illusions sur la force assimilatrice des Hongrois<sup>56</sup> ; le dernier, de moins en moins.

Il faut reconnaître que la pensée « raciste » a été totalement absente dans la mentalité hongroise jusqu'à une date assez récente. Parmi les noms les plus illustres de l'histoire hongroise, beaucoup appartiennent à des familles d'origine étrangère : les Hunyadi, dont Mátyás, seraient d'origine roumaine, les Zrinyi d'origine croate, le grand Rákóczi également (du côté maternel), Petőfi slovaque, Kossuth hongro-slovaque — comme la majorité de la noblesse de Haute-Hongrie — pour ne citer que quelques noms parmi les plus connus. Et pourtant, chacun d'eux a apporté quelque chose d'essentiel à l'être et à l'esprit hongrois.

Nous sommes ici confrontés au problème central de nos investigations. Qu'est-ce qu'être hongrois ? Comment définir la hungaritude sur les plan anthropologique, ethnique, culturel, intellectuel, moral ? Les réponses sont convergentes, grâce aux efforts de recherche scientifique de notre siècle, mais nullement définitives. Béla Hamvas prétend que la civilisation hongroise est composée de cinq « génies » : ceux du Midi, de l'Ouest, du Nord, de la Grande Plaine et de la Transylvanie. Celui du Nord, par exemple, possède plus d'affinités avec les pays nordiques de l'Europe, éloignés de 800 kilomètres, qu'avec les régions peuplées par des Hongrois 300 kilomètres plus au sud. Théorie un peu schématique, peut-être, mais combien révélatrice ! Elle touche le fond même de l'être hongrois : la tendance à la synthèse.

En 1920, dans les délibérations qui ont abouti à la paix de Trianon, la Hongrie vaincue a été accusée par les pays successeurs d'avoir opprimé ses minorités (« nationalités », d'après les termes de l'époque). Certes, la période « libérale » a commis pas mal d'erreurs ; nous en avons énuméré plus haut les plus flagrantes. Mais la politique hongroise à l'égard des nationalités, reconnaissant leur identité culturelle, n'était pas que négative. L'identité hongroise est aujourd'hui au moins aussi brimée dans certains pays successeurs que l'était celle des nationalités avant 1920. « Si le nationalisme a pu produire naguère des effets stimulants, l'ultra-nationalisme (d'aujourd'hui) ne peut que

---

<sup>56</sup> La reine-impératrice Elisabeth (souvent désignée par son diminutif « Sissi »), très hungarophile, n'en est-elle pas la preuve la plus éclatante ?

nuire », a écrit Béla Bartók<sup>57</sup>, se fondant sur ses propres expériences. Si le nationalisme de la Hongrie millénaire nous paraît condamnable de plusieurs points de vue, il faut reconnaître qu'il représentait une étape nécessaire et transitoire qui est aujourd'hui dépassée. L'idée de la Nation, au sens moderne du terme, s'est affirmée plus tôt chez les Hongrois que chez les peuples qui cohabitaient avec eux. C'est là, peut-être, la clé de leurs conflits, ouverts ou latents, encore aujourd'hui.

Un bon nombre de gens d'origine non hongroise sont devenus des Hongrois à part entière, c'est vrai. Mais ceci est vrai en sens inverse également. Qui se soucie en France, par exemple, du fait que Ladislas Bercheny, maréchal de France, ou encore, le fondateur de l'agence Havas, étaient hongrois ? Nous pourrions multiplier les exemples, surtout dans les domaines technique et scientifique. Mais à quoi bon ? Au cours des siècles, les Hongrois ont donné aux autres autant qu'ils ont reçu des autres ; les deux côtés sont parfaitement équilibrés, ce qui, sur le plan humain, n'est pas une spécificité hongroise.

L'histoire de la Hongrie ne manque pas d'époques tragiques. Le XX<sup>e</sup> siècle aura été incontestablement l'une des plus sombres, durant laquelle le pays a subi des diktats et leurs conséquences, des régimes ultra-conservateurs et totalitaires, peu assortis à la nature de ses habitants. Les extrêmes de « droite » et de « gauche » ont des traits communs, dont l'analyse ne nous incombe pas. Entre 1918 et 1988 la Hongrie n'a connu que de courts moments de liberté : quelques mois en 1918, deux ans en 1945 et quelques jours en 1956, chacun de ces moments aboutissant à des régimes totalitaires de natures différentes : la révolution de 1918, suite logique de la guerre perdue, a été suivie de 133 jours de régime communiste expérimental, puis d'une contre-révolution des plus sanglantes et d'un régime long de vingt-quatre ans qui en était issu et qui entraîna la Hongrie, une fois de plus, dans une guerre perdue d'avance. Le régime Horthy (ancien amiral, régent pendant la période d'entre-deux-guerres), après avoir institutionnalisé l'antisémitisme jusqu'alors sporadique, et créé une nouvelle forme de féodalisme avec ses « trois millions de mendiants », a dû céder la place, au moment où l'issue de la guerre n'était plus douteuse pour

---

<sup>57</sup> Dans *Recherches folkloriques et nationalisme*, première version en hongrois en 1937.

personne, à la terreur hitlérienne. En 1945, la Hongrie s'est engagée sur une voie démocratique (et à quel prix !), pour connaître de nouveau la dictature, stalinienne cette fois. C'était alors le début de la guerre froide qui divisa le monde en deux blocs. Après la mort du dictateur, la terreur se relâcha un peu et un certain nombre de personnes exterminées pour trahison entre 1949 et 1953 furent progressivement réhabilitées. C'est ce changement d'attitude qui provoqua, en 1956, une insurrection tenue aujourd'hui pour un événement d'importance historique. Le régime de János Kádár, installé en 1956 après un bain de sang imposé, allait se consolider dans les années 1960 et se libéraliser dans une certaine mesure, pour finalement, à la faveur de la désagrégation du camp soviétique, déboucher sur une transformation pacifique et démocratique de la Hongrie, grande ouverte aujourd'hui aux pays occidentaux, dans l'ambiance de l'après-guerre (froide). De nouveau, le pays se trouve en pleine époque transitoire, mais il est ruiné et connaît des difficultés économiques très sérieuses.

Quant au racisme, et plus particulièrement à l'antisémitisme, on ne saurait y voir une spécificité hongroise, puisqu'il s'agit d'une « idéologie » fondée partout sur les mêmes éléments. Nous savons qu'il se trouvait des Juifs en Hongrie avant l'arrivée des Hongrois au IX<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. Leur présence est plus tard est confirmée par des lois écrites et d'autres sources historiques, mais leur nombre ne pouvait pas être élevé. Qu'il se soit trouvé des Juifs parmi les Hongrois de la conquête ne peut pas être prouvé, le contraire non plus<sup>59</sup>. Nous savons également qu'à Buda, sous l'occupation turque, il existait une maison de prière juive, dont les vestiges ont été retrouvés ; il est donc possible que parmi les populations étrangères entraînées en Hongrie par les Turcs conquérants, se soient trouvés des Juifs. Après la reconquête, il n'y avait pas plus de 5 000 Juifs en Hongrie. Leur immigration massive commence au XVIII<sup>e</sup> siècle, au même moment que celle des Tsiganes (dont la présence sporadique remonte bien plus loin) et l'éta-

---

<sup>58</sup> Le Musée chrétien d'Esztergom conserve des pierres tombales en écriture hébraïque qui sont antérieures à la disparition de la Pannonie romaine.

<sup>59</sup> On sait que les milieux dirigeants de l'empire des Khazars, peuple dont une tribu (trois selon certains) ont rejoint les Hongrois (les Kabars), avaient été convertis au judaïsme. Nous ignorons si les traces de cette conversion ont pu se repercuter sur les Hongrois de l'époque.

blissement des colons allemands et slaves sur les terres libérées, sans parler des Hongrois qui regagnèrent alors le pays de leurs ancêtres. Comme les autres, Juifs et Tsiganes sont arrivés pour combler les vides, mais pas dans l'agriculture. Pendant la dernière guerre ils ont connu, les uns et les autres, l'extermination massive par les Allemands, les Juifs bien plus que les Tsiganes. La différence entre les deux cas est que les Tsiganes, dans leur majorité, sont restés des marginaux repliés sur eux-mêmes. Vu leur nombre actuel et leur démographie galopante, ainsi que leur mode de vie semi-nomade, leur présence posera certainement des problèmes sérieux d'ici peu. Mais sur ce point la Hongrie n'est pas le seul pays touché. Le sort des Juifs hongrois a été différent. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ils commencent à s'intégrer dans la communauté hongroise, intégration qui s'accélère de plus en plus jusqu'à la dernière guerre, et qui déplaît à certaines autres composantes de la classe moyenne mal formée. Nous connaissons les résultats. Des quelque 800 000 Juifs hongrois, il restait un effectif d'environ 300 000 personnes à Budapest en 1945 ; d'après les statistiques actuelles, le nombre des Juifs hongrois ne dépasse pas les 90 000 (celui des Tsiganes s'élève à 700 000 !); la réduction s'explique par plusieurs raisons émigration, sionisme, intégration. Quoi qu'il en soit, les Juifs hongrois semblent être en voie d'extinction, et l'avenir de l'antisémitisme, en dépit de certaines turbulences, est bien compromis<sup>60</sup>.

Parlons aussi des Allemands. Les premiers établissements de communautés saxonnes dans le comitat de Szepes (en Slovaquie actuelle) et en Transylvanie remontent au Moyen Âge. Luthériens dès le XVI<sup>e</sup> siècle, ils ont contribué, d'une façon très appréciable, au développement culturel et économique de la Hongrie. Mais nous pensons, avant tout, aux Allemands catholiques établis par Vienne et ses vassaux (dans des conditions infiniment plus favorables que celle des serfs hongrois du XVIII<sup>e</sup> siècle) tout le long du Danube, dans le Banat, et sporadiquement aussi ailleurs. Les descendants de ces fermiers allemands seront des *Hungarici* loyaux et fidèles à leur patrie adoptive, tout en gardant leur langue d'origine et leur culture insulaire. Une

---

<sup>60</sup> En 1938, au moment de la première loi raciale, 32 Hongrois non juifs (députés, écrivains, artistes) ont signé une déclaration condamnant cette loi, et l'antisémitisme en général.

majorité s'est rangée du côté des Hongrois dans les conflits qui les opposaient à Vienne et au mouvement panslave en 1848. Dans la précipitation de leur victoire remportée, pour la dernière fois, sur les Hongrois « rebelles », les vainqueurs firent exécuter, pour haute trahison, treize généraux de l'armée vaincue. Plusieurs parmi eux ne parlaient même pas le hongrois, et l'un d'eux, le fameux général Damjanich, était même serbe : un héros serbe vainqueur des Serbes et martyr pour la liberté de la Hongrie. La preuve qu'en 1848 l'enjeu n'était ni social (lutte des classes), ni idéologique, ni ethnique, mais : pour ou contre un État moderne.

Après 1867, la cohabitation idyllique hungaro-allemande sera dépassée. L'influence allemande sera prédominante un peu partout : en technologie, dans la culture de la nouvelle bourgeoisie, et même dans le mouvement ouvrier. Cet état s'est stabilisé pendant un demi-siècle. Il fallut les agissements du III<sup>e</sup> Reich pour le déstabiliser. Ce qui a conduit à l'expulsion d'une grande partie de la minorité allemande après la guerre — procédé qui, s'agissant de citoyens hongrois, contredisait les règles juridiques. La minorité allemande d'aujourd'hui — ce qui en reste — est bilingue, et se montre bien plus respectueuse que ses aînés à l'égard de la nation hongroise, dont elle fait partie. Sur le plan culturel elle se magyarise, et ceci malgré les encouragements reçus des milieux officiels l'incitant à garder son identité. Ayant dépassé la croisée des chemins, elle semble avoir choisi le sien en fonction de sa situation spéciale, et de ses intérêts.

En résumé : s'il y a des problèmes attachés aux minorités de Hongrie, ils sont sans conflits pour le moment, et dans un avenir plus ou moins proche seuls les Tsiganes en susciteront, si, d'ici là, on ne trouve pas de solutions à leurs problèmes dans le respect de leur identité.

En 1920, au moment de la signature de la paix de Trianon, la société hongroise tout entière a reçu un choc brutal, dont elle reste traumatisée, un fait regrettable dont on peut comprendre qu'il ait déterminé d'avance son comportement mental. Et également, une attitude globalement hostile et méfiante vis-à-vis de la France, que les Hongrois tiennent pour responsable des humiliations reçues à Trianon. Ce jugement sommaire a perdu, peut-être aujourd'hui, de son intensité, mais n'a pas disparu pour autant. Pourtant, il y a toujours eu une sorte de francophilie au sein de l'intelligentsia, même déçue, elle aussi, par

Trianon. La Seconde Guerre mondiale se présenta dans des conditions différentes. La Hongrie n'y était pas encore entrée quand la France en était déjà sortie. Les relations diplomatiques entre les deux pays n'ont jamais été interrompues et, durant les années de guerre, les prisonniers de guerre évadés des camps d'Allemagne ont trouvé en Hongrie un accueil très hospitalier.

En 1946, à la conférence du Palais du Luxembourg, la délégation française se montra bien plus compréhensive pour la position de la nouvelle République Hongroise, mais, pour la raison évoquée plus haut, elle ne pouvait pas faire grand chose. Cette attitude est moins connue de l'opinion hongroise que celle de 1920, dont les conséquences ont empêché, durant soixante-dix ans, tout rapprochement sérieux entre les deux pays.

Le stalinisme, installé en Europe centre-orientale peu après la dernière guerre, n'a rien fait pour un tel rapprochement, au contraire, et la guerre froide encore moins. Pourtant, cette période de quarante ans n'a pas été stérile pour l'évolution de la pensée hongroise. Le philosophe György Lukács (1885-1971), marxiste convaincu, promoteur de l'avant-garde en son temps, avant 1914, commissaire du peuple pour les affaires culturelles en 1919, émigré durant vingt-six ans et lié aux plus grands esprits de son temps, a pu formuler des théories esthétiques originales et de rayonnement international. Deux penseurs non marxistes marquent profondément la même époque en Hongrie : Béla Hamvas (1897-1968), déjà mentionné, luthérien, dont la personne elle-même est une synthèse centre-européenne de différentes ethnies (hongroise, germanique, slave), et qui possédait une richesse de pensée extraordinaire — mais qui, pendant longtemps, a été privé de la possibilité d'être lu en Hongrie, où il travaillait comme manutentionnaire. Son immense héritage spirituel est aujourd'hui enfin reconnu, et il faut espérer qu'il trouvera la place qui lui est due. L'autre est István Bibó (1911-1979), un penseur politique calviniste et ethnographe (ministre dans le gouvernement d'Imre Nagy en 1956), le premier chez qui l'avenir de l'Europe centrale prend une dimension réelle et qui a osé dessiner les perspectives de l'après-marxisme. Lui aussi a été victime de l'ostracisme interne, et ses études ont été publiées en quatre volumes posthumes en Suisse par les Éditions de l'Université libre des Protestants hongrois en Europe. Une maison d'édition qui a eu

l'immense mérite de maintenir la continuité de la pensée hongroise, à une époque où sa présence risquait d'être interrompue.

Où va la pensée hongroise ? Sa filiation paraît aujourd'hui assurée, et si nous ignorons encore la direction dans laquelle elle va s'engager, les paroles de Kodály sont aujourd'hui plus actuelles que jamais. Depuis 1956, un grand nombre d'intellectuels hongrois installés à l'étranger continuent à s'exprimer en hongrois. Il se trouve parmi eux des philosophes, des poètes, des historiens, dont les œuvres complètent, utilement et même nécessairement, la production hongroise de Hongrie ou des pays successeurs. Du moment que ces œuvres sont accessibles à tous les Hongrois, quels qu'ils soient et où qu'ils soient, leurs auteurs contribuent à préparer un avenir encore jamais vécu, qui verra un jour, peut-être, la fin des conflits hungaro-hongrois, et qui écartera définitivement les problèmes séculaires.